



JULES COURDAULT

LA SUISSE

LIBERTÉ
ET
PATRIE

PARIS LIBRAIRIE HACHETTE & C. BOUL. S'GERMAIN N° 79



Livraison

L47
4679

L. Hachette

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

FORMAT GRAND IN-8

NOUVELLE

GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

LA TERRE ET LES HOMMES

PAR

ÉLISÉE RECLUS

TOME IV

L'EUROPE SEPTENTRIONALE. — PREMIÈRE PARTIE: NORD-OUEST

BELGIQUE, HOLLANDE ET ILES BRITANNIQUES

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-8 JÉSUS

CONTENANT 8 CARTES TIRÉES A PART ET EN COULEURS

PLUS DE 200 CARTES INSÉRÉES DANS LE TEXTE ET 70 GRAVURES SUR BOIS

D'APRÈS LES DESSINS DE

MM. BARCLAY, PH. BENOIST, G. DURAND, FÉRAT, GORSKI, HUBERT-CLERGET, D. LANCELOT, P. LANGLOIS, F. LIX, MAILLART, RIOU, SCHRADER, SORRIEU, TAYLOR, THÉRON, H. TOUSSAINT, TH. WEBER.

Broché : 25 francs

Richement relié avec fers spéciaux, dos en maroquin, plats en toile, tranches dorées : 32 fr.

EN VENTE : Tome I^{er}. L'Europe méridionale (*Grèce, Turquie, Roumanie, Serbie, Italie, Espagne et Portugal*). — Un magnifique volume in-8 jésus, contenant 4 cartes en couleurs, 174 cartes insérées dans le texte et 73 gravures sur bois. — Broché, 30 fr. ; relié, 37 fr.

Tome II. — La France. — Un magnifique volume in-8 jésus, contenant une grande carte de la France, 10 cartes en couleurs, 234 cartes insérées dans le texte et 69 vues et types gravés sur bois. — Broché, 30 fr. ; relié, 37 fr.

Tome III. — L'Europe centrale (*Suisse, Austro-Hongrie, Allemagne*). — Un magnifique volume in-8 jésus, contenant 10 cartes en couleurs, 210 cartes dans le texte et 70 vues et types gravés sur bois. — Broché, 30 fr. ; relié, 37 fr.

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

La *Nouvelle Géographie universelle* de M. Élisée Reclus se composera de dix à douze beaux volumes grand in-8 (environ 600 livraisons). Chaque volume, comprenant la description d'une ou de plusieurs contrées, formera pour ainsi dire un ensemble complet et se vendra séparément.

Chaque livraison, composée de 16 pages et d'une couverture, et renfermant au moins une gravure ou une carte tirée en couleurs et généralement plusieurs cartes insérées dans le texte, se vend 50 centimes.

Il paraît régulièrement une livraison par semaine depuis le 8 mai 1875.

revenaient, aux cris des trayeurs. De tous les pacages, avec un bruit harmonieux de sonnailles, il en débouchait sur le beau chemin, qui pour se diriger en arrière vers la *hohlegasse*, qui pour couper en travers le reste de la plaine, qui enfin pour rallier au passage les gîtes de la route. Tout près de Küssnacht, à l'intérieur d'une grande closerie, cinq schwytoises à la robe superbe, dont, depuis un instant, je suivais les manèges, se mirent soudain à prendre leur course sur le pré décline. Je n'avais entendu aucun appel du côté de la hutte en bordure, et, effectivement, l'homme de la hutte n'avait point appelé. Il était sorti de la maison, avait ouvert tout simplement la porte de l'étable, et, silencieusement, les bras croisés sur sa veste, il avait regardé vers le pâtis. Alors la vache la plus



PASTORALE.

proche, qui faisait le geste de se coucher, s'était relevée comme par un ressort, et, poussant un petit beuglement, avait la première avancé à l'ordre; ce que remarquant, les quatre autres avaient pris la file de la même allure. La troupe arriva ainsi presque jusqu'à l'étable. L'homme ne disait toujours mot: peut-être, à la vue d'un étranger curieusement arrêté près de sa clôture, se plaisait-il à mettre en relief son autorité. Dix pas environ en deçà de la hutte, la vache de tête s'étant arrêtée, les autres firent aussi halte, leurs mufles touchant son derrière. A ce moment, par je ne sais quelle magie de lumière dont je me souviendrai toute ma vie, une fusée rougeâtre jaillit du front du Rigi; la première vache, comme touchée d'une étincelle électrique, revira d'un bond vers le milieu du coteau herbu qu'elle venait de quitter; ses compagnes, quelques secondes durant, parurent hésiter; elles regardèrent tour à tour, de leur grand œil fixe, l'homme de la hutte, toujours immobile, puis l'étable insidieuse

L. Hachette

et béante d'où s'échappaient des parfums de litière triturée à point, puis le touriste votre serviteur penché au-dessus de la haie jaunie; après quoi, d'une fugue impétueuse, elles rejoignirent leur boute-en-train de sœur. C'était notoirement de l'indiscipline; j'en fus ravi; le carillon de cette course folle me sonnait aux oreilles comme une volée de cette cloche fantastique que le diable apporta, dit-on, par-dessus les Alpes à saint Théodule. L'homme jugea que l'autorité perdait de son prestige, il poussa coup sur coup trois cris rauques. Les vaches rebroussèrent chemin; mais, au lieu de venir pas à pas comme précédemment, les malignes bêtes exécutèrent, tout en se rapprochant à chaque fois du but, une série de charges circulaires dont la cabriole finale se trouva, comme par hasard, s'achever dans l'étable. Les principes étaient saufs, l'ordre et la liberté avaient triomphé la main dans la main : le chaletier referma la porte, et le touriste reprit la route de Küssnacht.

Noble et utile bétail! Comme je comprends la sollicitude dévotieuse dont certains peuples, nés pasteurs, l'enveloppent à l'envi! Comme je comprends aussi que la terre mère des humains, que la déesse Isis ait été adorée autrefois sous la forme d'une vache! Il est, paraît-il, au fond de l'Inde une peuplade étrange, les Todas, qui poussent encore plus loin que les Suisses le respect et l'amour de leurs bêtes nourricières : chez eux, la vache est sacrée, son pis représente la fontaine de vie; chaque village possède son troupeau saint, conduit comme en Suisse par une reine à cloche. Cette reine vient-elle à mourir sans postérité, on la remplace par une génisse d'une autre étable quasi divine; et, matin et soir, pendant trois jours consécutifs, le prêtre brandit la cloche et l'attache au cou de l'héritière en prononçant ces paroles : « Quelle belle vache fut ta devancière! que de lait elle nous donna! Ne sois pas moins généreuse qu'elle! Désormais tu seras une divinité parmi nous. Ne laisse point dépérir nos étables; qu'un fasse mille! » Quant aux grandes laiteries, ce sont, chez les Todas, de véritables temples, qui ont leurs desservants, leurs lévites, pris dans une caste à part, revêtus solennellement de l'investiture, et à qui un célibat absolu est imposé, à seule fin qu'ils puissent vaquer sans distraction ni arrière-pensée à leur sacerdoce pastoral. Lioba devenue déesse, le trayeur devenu grand prêtre, le lait servant aux libations saintes, les vieux seillons vénérés comme autant de reliques : c'est, on le voit, plus qu'une religion, c'est tout un système social, dont l'emblème se peut figurer et se figure en effet par une branche fourchue ou une paire de cornes.





HUTTE DE L'ENGELBERG.

CHAPITRE XI

Le col du Brünig. — Dans l'Unterwalden; histoire, sites et mœurs. — Obwald et Nidwald. — Le bourg de Sachseln, l'hermitage du Rauf et la vie de Nicolas de Fluhe. — Une visite à frère Klaus, récit d'un pèlerin du xv^e siècle. — Le Melchthal. — Sarnen et le Landenberg. — La *Landsgemeinde* de l'Obwald. — Stanz et le monument d'Arnold de Winkelried. — La vallée et le couvent d'Engelberg; le Titlis. — Le golfe d'Alpnach et la route de Lucerne.

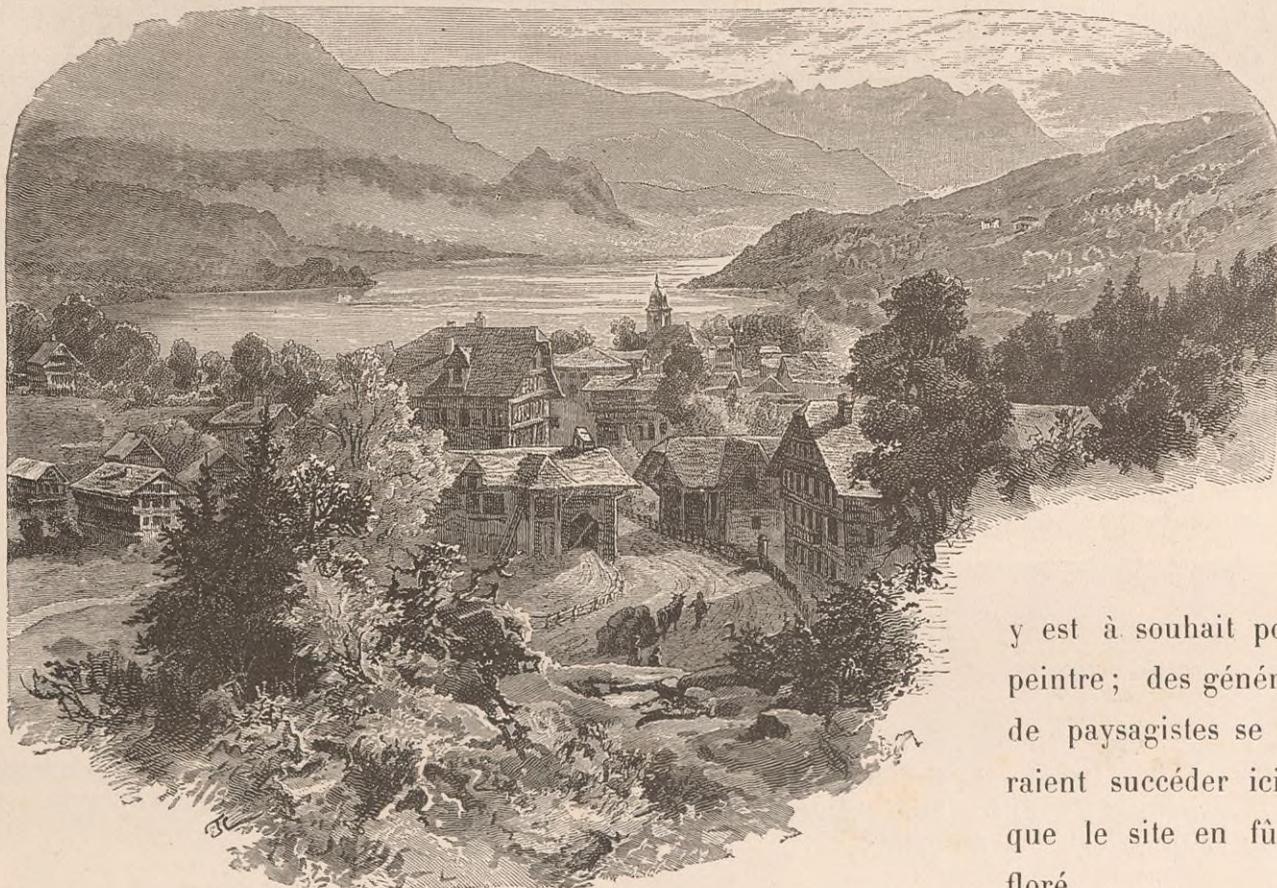
I

La route monte, monte en lacets toujours plus hardis, le long des flancs de la montagne « brune ». A chaque rebroussement, la perspective devient plus belle sur la verdoyante vallée de l'Aar; le panorama tourne autour de vous sans discontinuer; les cascades murmurantes qui se précipitent des monts hasliens écumant tantôt à droite, tantôt à gauche, et les cimes blanches qui, à l'est, ferment l'horizon, semblent exécuter une ronde fantastique autour de la rampe que vous gravissez. La profondeur du précipice va se creusant de plus en plus; vienne le brouillard, tout ne serait plus bientôt que chaos; mais vous avez, j'imagine, pris soin que le temps soit clair. Laissez donc cheminer devant vous la diligence et son lourd attelage; aux piétons seuls, à ces hauteurs, appartiennent le monde et ses enchantements. Reconnaissez-vous cet éperon rocheux qui barre là-bas la vallée? C'est le Kirchet. Et, dans la plaine, ce joli village au clocher pointu? C'est Meiringen. Embrassez bien une dernière fois de l'œil ce merveilleux Haslithal, d'où un autre chemin, moins commode à la vérité,

chemin de guides, par le Laubergrat et le Melchsee, eût pu aussi vous conduire au pays que nous devons atteindre.

Quelques chalets essaient en désordre sur la route; nous touchons à l'*hôtel du Brünig*; l'air plus froid indique que nous sommes au sommet du col (1035 mètres); à la montée va succéder tout de suite la descente. Ragaillardé d'un bon verre de kirsch, laissez derechef la diligence suivre son train postal et dégringoler la pente à son aise. Pour les malheureux qu'elle véhicule, cette seconde partie du trajet ne sera qu'un odieux escamotage, dont bien longtemps ils resteront marris.

Nous voici au cœur de la grande forêt. Quelle solitude et quelle ampleur de végétation! Études d'arbres, de rochers, de terrains, tableaux de genre parfaits d'ensemble comme de détails : tout



LUNGERN ET SON LAC.

y est à souhait pour le peintre; des générations de paysagistes se pourraient succéder ici sans que le site en fût défloré.

A droite et à gauche, la futaie grimpe, enjambe, se tord et plonge, inépuisable en ses ressauts et ses accidents; troncs noueux ou troncs élancés, revêtus de mousses sombres ou de clairs lichens, plantes fantastiques, treillisements bizarres, tapis de velours que les jeux d'ombre et de lumière font paraître tour à tour ras, à poil, ou bien à ramage : rien ne saurait rendre la richesse de teintes et d'aspects de ce labyrinthe. Bientôt des trouées dans le feuillage laissent apercevoir la riante vallée qui court vers Alpnach, et la féerie des visions se renoue : le bourg de Lungern, son lac dormant et ses promontoires, le Wylerhorn et sa belle cascade, entament à leur tour dans la frondaison un indescriptible jeu de cache-cache. Enfin la dernière courbe du chemin forestier se trouve dévidée, et l'on entre dans l'Unterwalden.

Cet étroit pays d'Unterwalden, enfermé entre le Tillis, le lac des Quatre-Cantons, le Pilate et le Brünig, s'appela d'abord le pays de Stans (ou Stanz). Une sombre futaie de sapins, *Kernwald*, le

coupe en deux parties inégales, celle d'au-dessus de la forêt ou *Obwald*, celle d'au-dessous ou *Nidwald*. Dès le douzième siècle, des querelles et des luttes incessantes entre les bergers que cette forêt séparait était né un schisme politique qui se retrouve encore aujourd'hui dans cette division en demi-cantons sur laquelle je reviendrai plus tard. Chaque fraction, tout en conservant une assemblée générale ou *Landsgemeinde* communë, eut sa capitale, ses lois, son gouvernement; la vallée inférieure adopta un sceau particulier, tandis que l'autre, la plus peuplée, conserva le sceau primitif du pays; quant au nom d'*Unterwalden*, il ne paraît pour la première fois que dans une charte du siècle suivant (1240) avec ce sceau : *Sigillum Universitatis hominum vallium de Stannes et vallis superioris* (1). De lien fédéral, il n'en existait pas, à proprement dire; le morcellement territorial, la multiplicité des juridictions, tel était ici, de même que de l'autre côté du lac, dans les contrées de Schwytz et d'Uri, le trait dominant de l'époque. Chaque agglomération politique avait son bas-justicier, mais subordonné, cela va sans dire, à l'avoué ou *vogt* impérial (2). Certaines communes dépendaient en sous-ordre de seigneurs laïques et ecclésiastiques, d'autres étaient soumises à des abbayes. Engelberg, par exemple, faisait partie du Zürichgau, qui lui-même faisait partie de la province de Bourgogne. Stanz relevait de l'abbaye alsacienne de Murbach, qui posséda même, au début, la ville de Lucerne. En 1327 seulement, Lungern forma un groupe politique à part, et quant à Alpnach et à Hergiswyl, ils ne s'unirent aux Unterwaldois que vers la fin du quatorzième siècle, après s'être rachetés de leurs seigneurs respectifs.

Ne vous attendez pas à retrouver de ce côté-ci du Brünig les contrastes violents d'aspects et de climat auxquels l'Oberland vous a habitués : l'Unterwalden est par excellence le pays des sites reposés, ombreux, mélancoliques, et, si je l'ose dire, d'ensemble homogène. Nulle coulée glaciaire n'y vient lécher les tapis parfumés de verdure, et les cimes même les plus sourcilleuses y conservent une certaine grâce, une harmonie de formes et de teintes, par où elles semblent vouloir se fondre avec le reste du paysage. Les arbres sont l'orgueil et la parure de ces districts, qui sont de ceux qu'à juste titre on appelle « forestiers » : en haut les conifères, en bas les essences feuillues; Schwytz même ne possède point de plus beaux vergers.

Pays tranquille, silencieux et simple, plus qu'aucun autre au monde. Touristes épris de bruit, de prétentions, de délicatesses, passez vite. Il n'y a céans ni villas, ni fastueux hôtels, ni tables d'hôte aux menus recherchés. Amants de la nature recueillie et modeste, ralentissez au contraire le pas, et vous dilatez le cœur et les yeux.

L'Unterwaldois est resté pasteur; il enrubanne ses moutons, soigne ses vaches, et de leur produit confectionne de très-bons fromages, dont, chaque année, il expédie plus de quinze mille quintaux au delà du Gothard. Entre temps, il est tout à ses jardins, à ses grands noyers, à ses poiriers fourchus, dont les branches énormes font parfois l'appui des maisons, et à ses pommiers qui lui versent libéralement le *most* national. Fervent catholique d'ailleurs, comme le Valaisan, il plante partout des chapelles, des ermitages, des statuettes. Mainte vieille femme vous salue, au passage, en Jésus-Christ : à quoi il vous faut apprendre à répondre : *In Ewigkeit, amen*.

Presque chaque maison a, par devant, son parterre fleuri, où pullulent la rose, l'œillet et le lis, et

(1) Sceau de la communauté des hommes des vallées de Stans et de la vallée supérieure (Sarnen).

(2) L'histoire des cantons forestiers ne pouvant être scindée, j'expliquerai tout cela plus en détail dans le chapitre consacré à Schwytz et aux commencements du *bund* helvétique.

PUBLICATIONS NOUVELLES

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}

soulevard Saint-Germain, 79, à Paris

VIVIEN DE SAINT-MARTIN, président honoraire de la Société de géographie : **NOUVEAU DICTIONNAIRE DE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE**, contenant : 1° la géographie physique : description des grandes régions naturelles, des bassins maritimes et continentaux, des plateaux, des chaînes de montagnes, des fleuves, des lacs, de tous les accidents terrestres; 2° la géographie politique : description circonstanciée de tous les États et de toutes les contrées du globe; tableau de leurs provinces et de leurs subdivisions; description des villes, et en particulier de toutes les villes de l'Europe; vaste nomenclature de tous les bourgs, villages et localités notables du monde; population d'après les dernières données officielles; forces militaires; finances, etc., etc.; 3° la géographie économique : indication des productions naturelles de chaque pays, de l'industrie agricole et manufacturière, du mouvement commercial, de la navigation, etc.; 4° l'éthnologie : description physique des races; nomenclature descriptive des tribus incultes; études sur les migrations des peuples, la distribution des races et la formation des nations; 5° la géographie historique : histoire territoriale des États et de leurs provinces; description archéologique des villes et de toutes les localités notables; 6° la bibliographie : indication des sources générales et particulières, historiques et descriptives.

Conditions et mode de la publication :

Le *Nouveau dictionnaire de géographie universelle* formera deux magnifiques volumes in-4°, même format que le *Dictionnaire de la langue française* de M. Littré, imprimés sur 3 colonnes. Chaque volume contiendra environ 200 feuilles, soit 1600 pages.

La publication a lieu par fascicules de 10 feuilles (80 pages). Chaque fascicule se vend 2 fr. 50 c. — Il paraîtra au moins 5 fascicules par an.

Mise en vente du 8° fascicule (*Caen. — Castelmary*).

LA POLITIQUE DE LAMARTINE, choix de discours et écrits politiques, précédé d'une étude sur la vie politique de Lamartine. 2 vol. in-18 jésus, brochés, 7 francs.

Bibliothèque variée, 1^{re} série.

EXTRAITS DE L'INTRODUCTION :

Ce nouveau choix de discours de Lamartine a pour base celui qu'il a publié lui-même en 1849. On a seulement retranché un ou deux discours, on en a ajouté quelques autres; le but était de mettre sous les yeux du lecteur tout à la fois les chefs-d'œuvre oratoires de Lamartine et les documents les plus propres à faire bien connaître sa politique.

Les discours de Lamartine étant parmi les chefs-d'œuvre de l'éloquence française, une édition populaire en eût été désirable en tout temps; aujourd'hui les circonstances politiques lui donnent une

opportunité toute particulière. L'établissement de notre nouvelle république doit ramener l'attention sur le grand républicain de 1848.

MICHAUT (Narcisse) : ÉLOGE DE BUFFON. Ouvrage couronné par l'Académie française, précédé d'une notice par M. ÉMILE GEBHART, professeur à la faculté des lettres de Nancy. 1 vol. in-18 jésus, broché, 3 fr. 50 cent.

Bibliothèque variée, 1^{re} série.

SIMONIN (L.) : LES GRANDS PORTS DE LA FRANCE (Marseille. — Bordeaux. — Nantes. — Le Havre. — Paris port de mer. — Le commerce extérieur). 1 vol. in-18 jésus, broché, 3 fr. 50 cent.

Bibliothèque variée, 1^{re} série.

OUIDA : PASCAREL. Roman imité de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur, par J. GIRARDIN. 1 vol. in-18 jésus, broché, 3 francs.

Bibliothèque variée, 2^e série.

GRENVILLE-MURRAY : UNE FAMILLE ENDETTÉE. Roman traduit de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur, par J. BUTLER. 1 vol. in-18 jésus, broché, 1 fr. 25 cent.

Bibliothèque des meilleurs romans étrangers.

FLEMING (M. A.) : UN MARIAGE EXTRAVAGANT. Roman traduit de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur, par CH. BERNARD-DESRONE. 2 vol. in-18 jésus, brochés, 2 fr. 50 cent.

Bibliothèque des meilleurs romans étrangers.

GÉOPP (Ed.) et J. DUCOUDRAY : LE PATRIOTISME EN FRANCE. 1 vol. in-18 jésus, broché, 1 fr. 25 cent.

Littérature populaire.

EXTRAITS DE LA PRÉFACE

« La France, a dit Grotius, est le plus beau royaume après celui des cieux! » C'est le pays du courage, du patriotisme et du dévouement. Eh bien! dans ce beau pays, lorsqu'on veut parler d'une

action grande et généreuse, citer un trait d'abnégation, indiquer un modèle à suivre ou trouver une comparaison héroïque à faire, c'est à l'histoire ancienne, grecque ou romaine, que l'on s'adresse : comme si notre histoire n'avait aucun exemple à mettre en parallèle avec les exemples de l'antiquité ; comme si notre sol n'avait produit ni héros ni martyrs.

Rome et la Grèce n'ont pas eu, certes, le monopole du patriotisme. On nous cite Horatius Coclès, Clélie ; mais on oublie Bayard au Garigliano, le général Dumas au pont de Brixen en Tyrol, Schouardin qui défend le pont de Boussay contre vingt mille Vendéens, Mouton à l'île Lobau, Rioust des Villaudrens avant la bataille de Saint-Cast, Philis de la Charce en Dauphiné, etc.

Régulus (et Cicéron lui-même attribue le caractère légendaire à cette histoire) revient chercher la mort qui l'attend dans le camp carthaginois, pour dégager la parole qu'il a donnée. Vingt fois dans notre histoire ce fait se reproduit : le malouin Porçon de la Barbinais, prisonnier du dey d'Alger et envoyé sur parole à la cour de Louis XIV, pour y proposer une paix inacceptable, s'arrache aux supplications des siens et retourne à Alger chercher la mort qui l'attend ; Linois, que les Anglais veulent échanger contre Sidney Smith, retourne à Londres quand Robespierre a refusé de ratifier l'échange proposé.

Décimus se jette seul dans les rangs de l'ennemi, cherchant un glorieux trépas qui doit assurer le salut de Rome ; Acarie de Romégoux, en 1594, se jette à corps perdu dans la ville de Crozon pour assurer la victoire à ses compagnons. Fabre de l'Hérault, commissaire de la Convention à l'armée des Pyrénées, en 1793, se précipite au milieu des ennemis pour empêcher la déroute de notre armée ; son dévouement n'en est pas moins noble quoiqu'il n'ait pas été récompensé par la victoire. Décimus accomplit son sacrifice pour obéir aux dieux qui ont réclamé une victime ; il l'accomplit aux applaudissements de tout un peuple accouru pour saluer son dévouement sublime, et meurt dans son triomphe. Eustache de Saint-Pierre et ses compagnons se livrent pour sauver leurs concitoyens. Ringois, bourgeois d'Abbeville, se fait jeter en bas d'une tour pour obéir à sa conscience, pour ne pas prêter serment à l'ennemi de son pays, pour ne pas obéir à l'étranger ; il n'est pas soldat, chevalier de haut lignage : c'est un simple marchand. Sa mort est obscure comme sa personne, et c'est en présence de quelques soldats anglais qui insultent à sa fin qu'il accomplit son sacrifice.

L'antiquité a célébré le courage de Cynégire, ce soldat de Marathon qui, se jetant dans les flots pour poursuivre l'ennemi, retint un vaisseau perse jusqu'à ce qu'il eût les bras coupés. En 1782, Claude Urion, canonnier chargé de porter des obus à la batterie, ayant eu le bras fracassé par un boulet, coupa les quelques muscles qui retenaient encore à son corps ce bras devenu inutile, et continua sa route après avoir changé d'épaulé le bâton sur lequel reposait l'obus qu'il transportait.

Avons-nous besoin de remonter toujours aux annales romaines lorsque les nôtres nous offrent des noms comme ceux de du Guesclin, Dunois, Bayard, la Palisse, Louis d'Ars, Primoguet, le maréchal de Toiras, Jean Bart et cent autres ? Il suffit de secouer les cendres de notre passé pour évoquer des héros, et les femmes elles-mêmes ont leur place dans cette phalange sacrée des soldats illustres qui ont fait la France ce qu'elle est. C'est, après Jeanne d'Arc, Jeanne Hachette, Marie Fourrée, Philis de la Charce, mademoiselle de Verchère, mesdemoiselles de Fernig. L'antiquité n'a rien que nous puissions opposer à saint Léger qui se livre lui-même aux mains d'Ébroïn, son plus implacable ennemi, et marche à une mort certaine pour sauver Autun ; à Belzunce enfin, qui se dévoue pendant la terrible peste de Marseille. Où donc à Rome, où donc en Grèce, dans le monde entier, trouver des noms que l'on puisse inscrire à côté de ceux de saint Vincent de Paul et de Jeanne d'Arc ?

Ce que nous avons cherché par-dessus tout à mettre en lumière, c'est le rôle personnel et la valeur morale de ces hommes d'élite. Tout le monde ne saurait être roi, chef d'armée ou grand ministre ; mais chacun peut se dévouer, faire abnégation de soi-même au profit de la patrie commune, sacrifier ses biens, sa vie même pour son pays.

Par une réserve dont on comprendra sans peine les motifs, nous nous sommes arrêtés au commencement de notre siècle. Non pas que notre époque n'ait, elle aussi, ses illustrations, car la dernière guerre, quoique désastreuse, a démontré que l'esprit de sacrifice et de dévouement vivait encore en France. Peut-être même le prouverons-nous plus tard par de nombreux exemples ; mais c'est tout un livre qu'il

faut écrire pour cette seule époque, et nous avons voulu nous borner, cette fois, à l'histoire des siècles passés.

Sans méconnaître la grandeur de l'antiquité grecque et romaine, qui restera toujours la source féconde où nos enfants puiseront l'amour de la patrie et de la liberté, habituons-les à ne pas oublier leurs ancêtres, montrons-leur que la France peut à son tour devenir l'institutrice du genre humain.

D'ailleurs nos ennemis n'allaient-ils pas répétant, en 1870, que la France déclinait ? Ils la calomniaient certainement, mais profitons de ces calomnies mêmes ; fortifions-nous encore en célébrant ces antiques vertus qu'on nous accuse d'avoir oubliées ; remettons-nous devant les yeux ces héros gaulois, francs et français qui, à toutes les époques, ont vaillamment défendu le sol de la patrie ; faisons revivre ces hommes intrépides qui tinrent tête aux Romains, aux Allemands, aux Anglais, aux Italiens, aux Espagnols, aux Russes, et qui ont porté au plus haut degré la gloire de notre nom. S'il est vrai, ce qu'à Dieu ne plaise, que nous ayons perdu le secret de l'enthousiasme patriotique, redemandons-le à ces vaillantes brigades de la Révolution, à ces régiments du Consulat et de l'Empire qui ont parcouru l'Europe en vainqueurs ; rapprenons de nos pères, puisqu'on dit que nous l'avons oublié, à vivre utilement, et, au besoin, à mourir glorieusement pour la patrie. C'est dans le silence de l'étude, par le choix des lectures que les sentiments se forment, se développent, et, viennent les mauvais jours, les âmes sont prêtes, les cœurs sont hauts. Si nous pouvions espérer que ce modeste livre contribuera, en se répandant, au relèvement de la patrie, nous en serions honorés et heureux, mais nous en reporterions tout le mérite à ces patriotes de tous les temps, si dignes d'inspirer le feu sacré dont ils étaient animés, les vrais maîtres de nos enfants, la gloire du passé, la consolation des malheurs récents, l'espoir de l'avenir.

DU PAYS (A.-J.) : ITINÉRAIRE DESCRIPTIF, HISTORIQUE ET ARTISTIQUE DE L'ITALIE ET DE LA SICILE : 1. *Italie du Nord*. 1 vol. avec 4 cartes et 11 plans, cartonné, 12 francs. *

VOLUMES PUBLIÉS PRÉCÉDEMMENT :

- II. *Italie du Centre*. 1 vol. avec 3 cartes et 19 plans, cartonné, 9 francs. *
- *Italie méridionale et Sicile*. 1 vol. avec 5 cartes et 30 plans, cartonné, 15 francs. *

Collection des Guides Joanne.

PUBLICATIONS CLASSIQUES

DÉMOSTHÈNE : LA PREMIÈRE PHILIPPIQUE, Texte grec, accompagné d'une vie de Démosthène, d'une analyse et de notes en français et conforme à l'édition des *Harangues de Démosthène* publiée par H. WEIL, maître de conférences à l'École normale supérieure. 1 vol. petit in-16, cartonné, 60 cent. *

Collection des classiques, petit in-16.

HOMÈRE : ILIADE, chant X. Texte grec publié avec un argument analytique et des notes en français par A. PIERRON. 1 vol. petit in-16, cartonné, 25 cent. *

Collection des classiques petit in-16.

DÉCRET, RÈGLEMENT ET PROGRAMMES POUR LES EXAMENS DU BACCALAURÉAT ÈS LETTRES scindé en deux séries d'épreuves. Brochure in-16, 30 cent. *

à la porte, son bénitier. Ledit bénitier est aussi de rigueur au lit des jeunes filles, et, pour peu que celles-ci, en se couchant, aient oublié d'y tremper leurs doigts, gare aux spectres et autres rôdeurs nocturnes qui s'en viendront, quand tout dormira, frapper aux fenêtres des jouvencelles, et qui même ne se gêneront guère pour pénétrer jusque dans leurs chambres. C'est en vertu des mêmes principes qu'il faut avoir soin, dans la nuit de Noël principalement, si je ne fais erreur, d'asperger les provisions des greniers et des granges, et semblablement, au renouveau, le bétail qui va au dehors, si l'on ne



COSTUME UNTERWALDOIS.

veut point le voir mourir dans l'été courant. J'allais oublier, de toutes ces pratiques, la plus essentielle, à savoir, l'aspersion des vaches le saint jour de la Pentecôte, afin que les sorcières ne viennent pas les traire et qu'elles ne donnent pas du lait rouge jusqu'à l'automne.

Les Unterwaldoises, généralement blondes et très-fraîches de teint, ont un costume des plus pittoresques. Au temps jadis elles portaient une robe rouge, des bas rouges, un fichu raide, brodé à fleurs, avec une chaîne d'argent en guise de pendeloque; sur le derrière de leur tête était un bonnet, et par-dessus un petit chapeau à trois oreilles. Cet accoutrement rustique du dimanche est aujourd'hui un peu modifié : le corsage, vert et rouge par devant, est noir par derrière; les chaînettes restent, avec agrafes de filigrane; la chevelure nattée d'ordinaire en

tresses rondes porte un entrelacement de rubans blancs; par-dessus se met encore parfois un petit bonnet à dentelles. Quant aux hommes, leur coquetterie principale est de revêtir, les jours de fête et de kermesse, leur belle chemisette et leur veste de velours noir pointillée de clair.

La grande kermesse unterwaldoise (*Aelplerkilbe*) a lieu au retour des pâtres de la montagne. Elle s'ouvre le matin par une messe, où lesdits pâtres, auxquels il s'agit de souhaiter la bienvenue, ont naturellement les honneurs de la préséance; après quoi s'organise une farce bizarre : deux bergers travestis en hommes sauvages, *Wildlütli*, le corps recouvert d'un treillisement serré de broussailles et de radicelles, parcourent les rues et les chemins, en brandissant de jeunes tiges de sapin, et en faisant toute espèce de mauvais tours qui glacent d'effroi les enfants. Quel est le sens de cette démonstration carnavalesque, dont l'usage remonte à un temps presque immémorial? D'après les uns, ces *Wildlütli*

représenteraient les habitants primitifs du pays, évincés jadis par les ancêtres du peuple actuel ; d'après d'autres, ils seraient une personnification de ces « petits hommes » amis des bergers, dont je vous ai narré la légende. A cette journée de joie succède une nuit plus joyeuse encore. Pareils à des marins revenant à terre après des mois de navigation, les pâtres descendus des hauteurs se livrent à toutes sortes de plaisirs fous ; une orgie en règle de danse, de jeu, de chansons et de vin les dédommage de leurs longues privations sur l'alpe : c'est ce qu'on appelle, de père en fils, dans le pays, « une nuit unterwaldoise ».

Situé au centre de la Suisse, entre les cantons de Lucerne, de Berne et d'Uri, l'Unterwalden, de quelque *signal* qu'on le contemple, du Pilate, des monts de l'Engelberg, de la Dent de Stanz ou de celle de Buochs, semble posé, a dit un poète, sur le cœur même de la Confédération comme un bouquet de fleurs sur le cœur d'un fiancé. Les flots du lac des Quatre-Cantons en lèchent tout le pourtour septentrional, à Beggenried, à Buochs, à Stanzstadt, à Hergiswyl, à Alpnach, lui abandonnant même une baie entière et quasi hermétiquement close de son pittoresque bassin ; cette baie elle-même est comme reliée à la frontière sud par une ligne fluviale et lacustre qui n'expire qu'au pied du Brünig, et dont, de l'autre côté du Brünig, les nappes oberlandaises de Brienz et de Thoune ne semblent encore qu'une continuation.

A droite et à gauche de cette ligne de rivières et de lacs s'échelonne du nord au sud-est le demi-canton de l'*Obwald* : Sarnen, Sachseln, Kerns, Alpnach, Giswyl, Lungern et Engelberg, appartiennent à cette moitié supérieure ; Stanz, Hergiswyl, Oberdorf, Buochs, Beggenried, Wolfenschiessen, Grafenort, sont, au contraire, du Nidwald. L'Aa d'Engelberg arrose successivement l'une et l'autre partie ; l'Aa de Lungern, comme la Melch-aa, qui donne son nom à la romantique vallée du Melchthal, sont exclusivement obwaldoises.

Pour les voyageurs venus du Brünig, la seconde station de poste, vers Alpnach, est le charmant village de Sachseln. Encore une idylle dans une forêt d'arbres fruitiers. Lauriers-cerises, pêcheurs et cèdres y croissent fraternellement avec l'*alpenrose* et l'arole, au sein de prairies dont les fraîches couleurs défient le pinceau. Les hêtres y sont de telle taille, qu'on en tire des planches de dix mètres de long, sur un de large, et presque sans nœuds ; les chênes, si rares en Suisse, abondent aussi dans ce district, et beaucoup y sont d'un âge et d'une prestance vraiment remarquables.

II

Sachseln est, avant tout, la patrie de Nicolas de Fluhe. Le tombeau du « Saint » se trouve dans le chœur de la grande église du dix-septième siècle, au péristyle soutenu par des colonnes de marbre noir, qui borde le côté nord-est de la place. Le défunt y est représenté sous la figure d'un squelette richement vêtu, à genoux, et tenant dans ses doigts décharnés un rosaire. Ce Nicolas de Fluhe, « frère Klaus », comme on l'appelle communément, n'a pas été seulement un saint, ou du moins un saint comme un autre ; il a été encore un grand diplomate, et il eut l'honneur dans un moment critique d'épargner de funestes déchirements à son pays, et, qui sait ? de sauver peut-être de la ruine l'œuvre commencée, un siècle et demi auparavant, par les glorieux conjurés du Rütli. A ce titre, son histoire mérite d'être sue : comme on la raconte, je vous la redis.

Filons d'abord, le long des grasses prairies et des vieilles maisons de bois, par le chemin qui escalade le rempart des monts. Sur la croupe extrême du retranchement qui sépare le lac de Sarnen du Melchthal, s'élève la petite église de Fluëli. Là, arrêtez-vous, et considérez un peu le paysage. Vers l'ouest, la perspective est pleine de gaieté et d'animation; vous embrassez le lac et une suite de hauteurs parsemées de huttes et d'habitations, du Giswylerstock au Pilate. A l'est, au contraire, du côté où l'on pénètre dans le Melchthal, s'ouvre, entre de noires forêts, cette âpre gorge du Ranft, dont l'arrière-plan laisse voir une nature toute de hérissément et de sauvagerie. C'est près de ce rocher (Fluhe), qui lui a valu son surnom, que naquit, le 21 mars 1417, d'une très-bonne famille du pays, celle des Löwenbrugger, le futur Saint, ou le futur Sage, si vous aimez mieux. Tout enfant, il



A SACHSEIN.

vécut de la vie alpestre, parmi les torrents, les *creuses* et les bois. Parvenu à l'âge de porter les armes, il fit par trois fois campagne dans les rangs de ses compatriotes, d'abord comme simple soldat, la pique au poing, puis comme caporal et porte-bannière. En 1443, il était devant Zürich; trois ans après, il combattait devant Ragatz; quatorze années plus tard, il tenait encore l'étendard, lors de la conquête de la Thurgovie par les Confédérés. Entre temps, il avait épousé une Sachseloise, Dorothee Wysslinger, et ses concitoyens l'avaient honoré des fonctions de conseiller et de juge civil. Il était parvenu déjà au seuil de la vieillesse, ayant toujours fidèlement accompli, disent les historiens, ses devoirs d'époux, de père, de citoyen, et joué dignement son rôle d'arbitre en maint différend. De bonne heure toutefois on avait remarqué chez lui un penchant à la méditation, à la prière et au jeûne; on ajoute même qu'il n'avait consenti à se marier que sur l'expresse volonté des siens. A seize ans, la vue d'une vieille tour, dressée au bord d'un précipice comme une sorte de montoir céleste, lui avait inspiré un invincible désir de solitude; il était cependant resté dans le train du monde; mais il était dit que sa vie ne s'y achèverait pas, et qu'il reviendrait sur le tard aux aspirations ascétiques de

son premier âge. Un soir, — il avait alors cinquante ans, — comme il était abîmé dans la prière, il entendit une voix qui lui criait : « Quitte tout ce que tu possèdes ; Dieu se charge de pourvoir désormais à tes besoins. »

Incontinent il laisse tout là, y compris son excellente femme Dorothee, qui lui avait donné patriotiquement cinq fils et cinq filles, pour s'en aller vivre dans la retraite. Ce fut le 16 octobre 1467 qu'il franchit définitivement le seuil de la maison de ses pères, n'emportant pour tout vêtement qu'un grossier froc de moine, les pieds nus, la tête nue, un rosaire dans une main, dans l'autre un bâton. Il alla d'abord jusqu'à Liestal. Là, un paysan, qu'il avait prié de lui indiquer un emplacement pour y vivre en anachorète, lui conseilla de retourner dans son pays, où, aussi bien qu'en terre bâloise, il pourrait servir Dieu comme il l'entendrait. Frère Klaus trouva bon l'avis, et rebroussa chemin immédiatement. Arrivé à Lausen, c'est-à-dire à trois quarts de lieue environ de Liestal, il s'arrêta ; la nuit était tombée ; Klaus coucha à la belle étoile, et ce fut, dit-on, durant cette halte qu'il sentit une étincelle de la flamme divine lui pénétrer de part en part les entrailles comme la lame acérée d'un poignard : le résultat de cette transfixion surnaturelle fut de le laisser, le reste de ses jours, insensible aux vulgaires sollicitations de la faim et de la soif.

De retour dans l'Unterwalden, il choisit comme lieu de retraite la partie inférieure du Melchthal, et se bâtit, dans la susdite gorge du Ranft, où coulent en mugissant les eaux écumeuses de la Melch-Aa, une première hutte de ramilles et de feuillage. Il n'était là qu'à un quart d'heure de sa maison natale, à une lieue environ de Sachseln et de Kerns. Aussi ses concitoyens, qui n'entendaient pas que leur saint vécût en bête fauve, s'empressèrent-ils de lui construire, des deniers communaux, un petit ermitage avec une chapelle. D'approvisionnements, Klaus, on l'a vu, n'en avait plus que faire. Vingt années durant, il habita cette solitude, ayant pour lit une simple planche, pour oreiller rien qu'une pierre, et ne prenant d'autre nourriture que le pain léger de l'eucharistie.

Il ne sortait de sa cellule que pour faire des pèlerinages aux lieux de dévotion alors en faveur, ou pour porter à l'un et à l'autre des paroles de paix. Il recevait aussi de fréquentes visites : quiconque avait besoin de conseil ou d'encouragement venait trouver ce sage qui ne savait ni lire ni écrire. Des évêques mêmes, des membres de la Diète, des envoyés de l'Empereur, prenaient au besoin le chemin du Ranft. Les subtilités de la théologie ou de la politique n'étaient point le fait de l'ermite ; le bon sens seul et la vraie piété parlaient par sa bouche. « Craignez Dieu, disait-il aux chefs des Confédérés, et vous serez forts. Ne vous mêlez jamais des affaires des puissances qui vous environnent. N'élargissez pas trop la haie qui vous encercle. Loin de vous de recevoir de l'argent pour prix de la patrie ! Gardez-vous des divisions, et que le Tout-Puissant, ô Confédérés, veille sur vous, clément comme jusqu'à ce jour. » Un Allemand de vieille roche, Hans de Waldheim, qui, au retour d'un pèlerinage lointain, visita le fameux ermite, a laissé de son entrevue un récit tout à fait caractéristique.

« Nous arrivâmes, écrit-il, à un village appelé Kerns. Là, nous prîmes gîte chez l'*amman* de Flüe. Comme j'étais assis dans la *stübli* avec mon hôte, celui-ci me dit : « Bon gentilhomme, seriez-vous venu dans ce pays pour voir frère Klaus ? » A quoi je répondis affirmativement. Il reprit alors : « Ce n'est point chose très-commode que de parvenir jusqu'à lui, car il ne se prodigue pas. Si vous voulez réussir dans votre démarche, suivez le conseil que je vais vous donner. Nous avons dans ce village un prêtre volant (*leutpriester*) (1), qui est notre chapelain et le confesseur de frère Klaus.

(1) Voyez ci-dessus, chapitre V, page 174.

Si vous l'y décidez, il pourra vous conduire auprès de ce dernier. » Je priai donc l'hôte de vouloir bien envoyer chez ce prêtre, pour qu'il vint partager mon repas du soir. Ce qui fut fait. Comme nous étions en train de manger, j'informai le chapelain que j'avais entendu parler en Allemagne d'un saint personnage appelé frère Klaus, qui depuis six ans n'avait, disait-on, ni bu ni mangé, et que j'étais fort désireux de le voir. Le chapelain repartit qu'il se mettait tout à ma disposition pour ce petit voyage. Sur quoi l'hôte ajouta : « Bon gentilhomme, n'allez pas à pied, je veux vous prêter un bon étalon ; j'en ai trois fameux dans mon écurie. »

« Le jeudi qui suit la Saint-Urbain, le prêtre, moi et mes gens, nous fûmes prêts de bon matin,



DANS L'OBWALD.

et nous chevauchâmes une demi-heure. A moitié route, le chapelain me montra, par delà un vallon profondément encaissé, une maison posée au flanc d'une jolie montagne. « Voici, me dit-il, l'ancien domicile de frère Klaus ; sa femme l'habite encore avec son plus jeune enfant ; ses autres fils, qui sont grands et mariés, demeurent également dans le voisinage. » Puis, s'adressant à mon mousse : « Cours chez la Klaus et avertis-la que je vais dire la messe. »

« Quelques minutes après, nous avons atteint la chapelle de l'anachorète. Le prêtre, ayant ouvert le missel à l'endroit où il devait lire l'office, se retourna et aperçut la femme de Klaus avec son fils. Il me conduisit alors à elle, et je vis qu'il lui donnait la main en lui souhaitant le bonjour. C'était encore un beau brin de femme, qui pouvait avoir dans les quarante ans, la physionomie aimable et la peau belle. « Chère madame, lui dis-je, combien y a-t-il de temps que frère Klaus s'est séparé de vous ? — Ce garçon-là, me répondit-elle en montrant son fils, est présente-

ment âgé de sept ans ; il avait treize mois, le jour de Saint-Gall, qui fut celui où partit son père, que depuis lors je n'ai jamais revu. »

« Je m'entretins assez longtemps avec cette « veuve » et avec son fils. Ce dernier a tout à fait la tournure du père ; on peut même dire que c'est le père tout craché. Je donnai au jeune homme de quoi boire un coup.

« Avant mon entrevue avec frère Klaus, on m'avait dépeint celui-ci comme un homme dépourvu de toute chaleur naturelle et vitale, dont la main était froide comme glace, le visage hâve et blafard comme celui d'un mort, et l'humeur éternellement triste et maussade. Je dois dire que l'original ne me parut guère répondre au portrait. L'ermite avait toute la chaleur naturelle voulue ; ses mains étaient au même degré de température que celles des autres hommes ; sa figure, loin d'être décolorée et cadavéreuse, offrait la teinte de carnation qu'on retrouve chez tout vivant en parfait

état de santé physique et morale. Triste et maussade, il ne l'était pas davantage : tout dans son être, dans ses gestes et dans ses manières respirait l'aisance, l'affabilité, le désir de plaire. Bref, c'était un quinquagénaire de fort bonne mine, avec des cheveux bruns et un long visage d'un bon coloris et d'un galbe parfait ; il s'exprimait en un allemand agréable et assez correct.

« Quand nous pénétrâmes dans sa cellule, il nous accueillit d'un air gracieux, souriant, et nous donna la main, en nous priant de l'excuser quelque peu : il voulait adresser quelques paroles aux personnes qui venaient d'entendre la messe. Il ouvrit alors un vitrage qui donnait sur la chapelle, et fit cette harangue : « Chers amis, et vous, bonnes gens, que le ciel vous accorde une excellente et heureuse matinée ! » Sur quoi, tout le monde lui cria : Merci ! et il vint s'asseoir auprès de nous. Je lui parlai de mon pèlerinage, et de telle façon, que les larmes lui vinrent aux yeux. Il s'épandit à son tour en toutes sortes de propos marqués au coin d'une aimable piété ; à la fin, je lui dis : « Cher frère, on raconte dans nos pays comme ici que vous avez le don de ne boire ni manger, et que cela dure depuis des années ; quel est ce mystère ? — Dieu le sait ! » me répliqua-t-il ; et il me raconta comme quoi l'évêque de Constance l'avait mis un jour à l'épreuve en lui présentant trois morceaux de pain bénit avec une coupe de vin de Saint-Jean (1), afin de voir si l'existence qu'il menait était un effet de Dieu ou du démon ; et, malgré ses instances pour être tenu quitte de l'épreuve, il lui avait fallu s'exécuter, sur cette déclaration formelle du prélat, que l'obéissance sainte, pour le vrai chrétien, est de tous les actes le plus méritoire. » — « Mais, repris-je, depuis ce moment n'avez-vous plus absolument rien bu ni mangé ? » Comme précédemment, il me répondit : « Dieu le sait ! » et je n'en pus tirer autre chose. La conversation continua encore pas mal de temps ; puis je finis par prendre très-amicalement congé de l'ermite, non sans me recommander à ses plus ferventes prières. Au retour, le chapelain notre guide nous mena par un âpre sentier, surplombant une gorge où coulait un torrent sauvage, à un autre ermitage, celui de frère Ulrich de Memmingen (2) ; ce dernier est un minuscule bout d'homme, qui ne mange dans sa journée que trois petits morceaux de pain trempés dans l'eau. Il ne boit jamais. Il nous fit voir ses livres, car, à la différence de frère Klaus, un pur profane, qui, je l'ai dit, ignore même ses lettres, cet Ulrich a de l'instruction (3). »

Ce voyage de Hans de Waldheim avait lieu en 1474 ; ce fut quelques années après que Nicolas de Fluhe eut occasion de rendre à son pays le service signalé qui lui a valu, de père en fils, la reconnaissance des Confédérés.

On était au lendemain des guerres de Bourgogne : la discorde avait éclaté parmi les cantons ; les villes et les campagnes se jalousaient au sujet du partage du butin et de bien d'autres questions encore ; les diètes fédérales, qui se rassemblaient tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, étaient le théâtre de querelles toujours plus aiguës ; les petits États ruraux, soumis au régime

(1) Le vin de Saint-Jean, qui fait le pendant de l'eau de Saint-Étienne, joue un rôle important dans les superstitions des montagnards. Le jour de la Saint-Jean, chacun apporte à l'église sa bouteille remplie de vin, pour que le prêtre, qui a aussi son flacon sur la chaire à prêcher, prononce sur elle la bénédiction. Après le service divin, les gens, rentrés chez eux, se mettent à table, et à l'heure des « vitelots » le maître du logis lève son verre en disant : « Dieu vous bénisse ! Saint Jean vous bénisse ! » Sur quoi, il boit, et chaque convive, buvant à son tour, dit au voisin : « Dieu, vous bénisse ! Saint Jean vous bénisse ! » — Le vin de la Saint-Jean rend les membres vigoureux, préserve de la surdité, guérit la goutte, fait grandir les enfants, etc. La Saint-Jean est le seul jour de l'année où, à mainte table de montagnard, dans le Tyrol par exemple, on boive du vin.

(2) Deux ermites adjoints en quelque sorte, cet Ulrich, et la béguine Cécile Bergmann, de Loèche, de laquelle ne parle pas notre narrateur, étaient venus presque aussitôt s'installer dans le voisinage de la cellule de Nicolas de Fluhe.

(3) Dr Gsell-Fels : *Die Schweiz*.

de l'appel au peuple, étaient résolus à ne plus admettre aucune cité dans l'association dont eux-mêmes avaient fourni le noyau; Berne, Zurich et Lucerne, d'autre part, réclamaient l'annexion au *Staatenbund* des villes de Soleure et de Fribourg, qui avaient fait pendant si longtemps leurs preuves de fidèles et vaillantes alliées. En 1477, les trois grands cantons urbains finirent par conclure entre eux, et avec les deux villes susnommées, un traité de combourgeoisie qui devait primer, non le *bund* primitif et perpétuel, mais toutes les autres alliances ultérieures.

Les Waldstetten s'en vengèrent en suscitant contre Lucerne en particulier, qui, aux termes de l'union originelle, n'avait pas le droit de contracter de nouveaux engagements sans l'adhésion de toutes les parties, une insurrection de l'Entlibuch, vallée de mœurs pastorales où bientôt nous pénétrons, et qui est limitrophe de l'Obwald. La révolte fut étouffée dans son germe; mais cet échange de mauvais procédés entre les Forestiers et les autres membres de la Ligue accrut encore, on le conçoit, la violence des dissentiments. Durant des mois et des années, on fit de vains efforts pour s'entendre; enfin, à la mi-décembre 1481, on convint d'une dernière entrevue à Stanz, dans l'Unterwalden. A peine réunis, les députés des cantons reconnurent l'impossibilité de tomber d'accord; après une furieuse discussion qui se prolongea jusqu'à la tombée de la nuit, on prit congé les uns des autres, la guerre civile sur tous les visages.

Ce fut alors, raconte un témoin oculaire, le chroniqueur Diebold Schilling, de Lucerne, lequel était secrétaire de la diète, que le curé de Stanz, Henri im Grund, songea au pieux solitaire du Ranft. Incontinent il prit son bâton et se mit en route. Grand bonheur pour la Suisse peut-être que de Stanz à l'ermitage la traite ne fût que de quatre lieues. Entre frère Klaus et Im Grund il n'y eut besoin de longs discours; le soir même, le bon curé était de retour au siège de la diète. Tout ruisselant de sueur, il courut d'hôtellerie en hôtellerie, et, par ses supplications et ses larmes, obtint que les députés se réunissent de nouveau dans l'hôtel de ville pour y entendre le message envoyé par « l'homme du rocher ». Quel était-il? Une pièce de diplomatie probablement du genre familial, une exhortation fraternelle et chaude qui n'a pas été confiée à l'histoire. Toujours est-il que, séance tenante et en moins d'une heure, toute difficulté s'aplanit. Le *Sonderbund* des villes fut annulé; on convint d'un arbitrage pour la répartition du butin ainsi que des conquêtes; Fribourg et Soleure furent reçues dans l'alliance, et les divers pactes antérieurs furent complétés et corroborés par un arrangement nouveau, aux termes duquel les Confédérés, pour qui l'anarchie venait de se révéler comme le pire fléau de la Suisse naissante, s'engageaient à punir immédiatement toute infraction à la paix publique, à ne permettre aucune assemblée populaire susceptible de troubler l'ordre, aucun appel, quel qu'il fût, à la désunion, et juraient de s'aider mutuellement à maintenir dans son ensemble et dans ses détails le statut de la Confédération.

Tel fut le *Convenant de Stanz*, rédigé, dit-on, par ce fameux bourgmestre de Zürich, Jean Waldmann, dont la fin devait être si tragique (1). Trois siècles durant, cette convention a fait partie du droit public de la Suisse, et peut-être, durant ces trois siècles, dit un historien, a-t-elle empêché de hardis aventuriers de faire main basse sur les libertés publiques, comme ce fut le cas de plus d'un *condottiere* au delà des monts. Quant aux membres de la diète de Stanz, étonnés autant que ravis de ce résultat, « ils ne se séparèrent pas sans s'être promis d'aller raconter, chacun chez soi, toute la peine que s'était

(1) Voir plus loin le chapitre consacré à Zürich.

donnée le pieux frère Nicolas et la reconnaissance à laquelle il avait droit. De la Rhétie au Jura, toutes les cloches annoncèrent, comme après la bataille de Morat, la nouvelle, sujet d'une grande joie, que les Confédérés venaient de triompher d'eux-mêmes (1). »



SITE DU MELCHTHAL.

Avec l'approbation du gouvernement nidwaldois, on appendit en 1650, dans une des galeries de l'hôtel de ville de Stanz, un immense tableau représentant la diète de 1481, et l'intervention personnelle de Klaus; une autre toile estimée, de Wolmar, l'auteur de *la Bataille de Morgarten*

(1) Vuillemin, *Histoire de la Confédération suisse*, tome 1^{er}.

qui figure au musée de Berne, y montre l'ascète prenant congé de sa famille pour se retirer dans la solitude. Nicolas de Fluhe mourut en 1487, âgé de soixante-dix ans. Son renom, à la fin même du quinzième siècle, s'était répandu au loin, non seulement par tous les pays de langue allemande, mais encore dans une grande partie de l'Europe. Dès 1591, il fut question de le béatifier : une procédure ecclésiastique, avec tribunal en règle et témoins assermentés, fut entamée à Sarnen. Au dossier de ses actes patriotiques on adjoignit la liste authentique de ses miracles : cinquante-quatre, dûment certifiés. Cent ans après, le tombeau du saint était passé officiellement en vénération à Sachseln et dans tous les cantons catholiques, jusques et y compris l'évêché de Constance. En 1625, le pape avait écrit à Messieurs des Ligues : « Nous estimons qu'en sollicitant pour Nicolas de Fluhe les honneurs célestes et la couronne de béatitude, vous voulez attirer sur vos montagnes l'assistance des anges et l'intercession des saints ; aussi prêterons-nous une oreille favorable au pieux désir de cette vaillante nation des Confédérés. » En 1869 derechef, les six évêques de la Suisse s'employèrent auprès de Pie IX pour la béatification de frère Klaus. Est-ce chose faite ? J'avoue l'ignorer.

III

A l'entrée du Melchthal se dresse, véritable échauguette alpestre, à 900 mètres environ d'altitude, près d'une petite église qui passe pour la plus ancienne du pays, l'antique tour de Saint-Nicolas, la Tour des Païens (*Heidenturm*), comme l'appellent les gens. Melchthal, qu'on atteint bientôt, n'est qu'un petit village de deux cents habitants, sis dans une prairie qu'arrose la Melch-Aa, solitude mélancolique, toute en pâturages et en forêts au-dessus desquels pointent des parois de roc sourcilieux. Un peu plus loin, passé le hameau, la vallée se déploie plus majestueuse, mais toujours charmante, en un sillon doucement incliné qu'achèvent d'heureuses aspérités revêtues de massifs de pins sombres et de clairs érables. Entre les fourrés mystérieux le sauvage ruisseau mugit à tue-tête. Plus haut encore, à plus de 2,000 mètres, brille le Melchsee, petit lac dont les eaux tombent et se perdent dans une crevasse de rocher, le trou-poussière (*Stäublioch*), comme dit le montagnard, pour reparaître une lieue plus bas, laiteuses et gonflées, sous le nom de Melch-Aa. Au-dessus du plateau ondulé se dressent une série de hautes sommités, le Faulenberg, à la base duquel est un autre étang minuscule appelé le Lac Bleu, le Hochstollen, l'Erzegg, le Glockhaus, et, à l'arrière-plan, le Titlis. Sur les prairies, tout alentour, croissent herbes fines et fleurs délicates ; les huttes ne manquent, non plus que les troupeaux. Superbe et doux Melchthal, si jamais, à mon tour, je me fais ermite, c'est à l'ombre de tes grands rochers que je m'engage à mettre mon alvéole ; c'est dans le cristal de tes eaux chantantes que je promets de tremper mon pain dur.

A trente minutes de Sachseln, est Sarnen, chef-lieu de l'Obwald, petite ville située dans une riante prairie, au pied du Landenberg de sinistre mémoire, à l'extrémité nord du beau lac qui porte son nom. Dans le vieil hôtel de ville sont appendus les portraits des *Landammans* du pays depuis l'année 1381, ainsi qu'une image de frère Klaus par le peintre Würsch, de Buochs, qui fut professeur à l'académie de Besançon, et, devenu vieux et aveugle, perdit la vie lors de l'entrée des Français dans l'Unterwalden, en 1798. Sarnen possède un magnifique institut d'éducation, dédié encore, cela va sans dire, à Nicolas de Fluhe, et une grande maison pour les pauvres, avec cette inscription : *Christo in*

pauperibus. Le vieil ossuaire, consacré en 1501, a un superbe toit de bois sculpté par Pierre d'Uri. Sur la colline du Landenberg, qui domine si pittoresquement l'Aa et le lac, s'élevait autrefois, dit le célèbre *Livre Blanc* conservé aux archives de la ville et dont je parlerai bientôt en détail, la demeure d'un seigneur cruel, bailli de l'empereur Albert d'Autriche, qui fut chassé, on sait comment, lors du soulèvement de l'an 1308. A la place de l'antique *burg* se trouvent aujourd'hui l'arsenal et la maison de tir.

Derrière celle-ci est une terrasse naturelle où chaque année, depuis plus de deux siècles, se tient la *Landsgemeinde* ou assemblée populaire de l'Obwald (1). Maintenant, comme jadis, l'ouverture de ce



SARNEN.

parlement en plein air est marquée par une cérémonie religieuse : un autel est dressé derrière la tente du *Landamman*, et le prêtre officie devant la foule, qui écoute debout, la tête découverte. Le sentiment des devoirs civiques est encore exalté par le magnifique spectacle qui s'offre aux regards. C'est toute une grandiose pastorale, et de ce beau penchant de colline où se règle par un libre vote l'administration annuelle du pays, le citoyen embrasse de l'œil le pays lui-même, depuis la croupe riante du Brünig jusqu'aux escarpements du sombre Pilate.

Passé Kerns, dont la jolie église renferme des toiles et des sculptures intéressantes, et où se célèbre chaque année une fête de lutteurs unterwaldois, on arrive à Stanz. Stanz est la couronne du Nidwald. Ici encore les vergers se pressent en forêt. Deux hautes montagnes, le Hohen-Briesen (2,400 m.) et le Stanzerhorn (1,900 m.), projettent leur ombre sur la fraîche bourgade, où, pendant trois mois de l'hiver, le soleil ne se montre que le matin, une heure et demie tout au plus.

(1) Celle du Nidwald se tient à vingt minutes de Stanz, au débouché de la vallée de l'Aa, dans la plaine d'alluvion, près de Wydel.

Stanz est la patrie d'Arnold de Winkelried, dont aujourd'hui encore les petits enfants de l'Unterwalden ne prononcent le nom qu'avec respect. On connaît l'exploit du héros martyr. C'était en 1386. Le duc Léopold d'Autriche, fils de celui qui s'était fait battre à Morgarten, soixante et onze ans auparavant, avait attaqué les Confédérés sur les rives du lac de Sempach. Déjà ses chevaliers tenaient la victoire, quand un Suisse, se précipitant sur les longues lances de l'ennemi, en étreint autant qu'il peut en saisir, se les enfonce dans la poitrine, et tombe en les entraînant sur lui. Aussitôt, par la brèche ouverte dans le mur de fer, ses compagnons d'armes pénètrent au sein du carré adverse, rompant l'ordre de bataille de la noblesse et écrasant tout sous leurs coups. Je ne raconte pas ici l'action, je n'en mentionne

que le résultat; Léopold lui-même, dont rien n'avait pu modérer l'imprudente ardeur, trouva la mort dans la mêlée.

L'homme qui avait fait si glorieusement trou dans les rangs serrés des Autrichiens était un chevalier unterwaldois, d'une famille noble de Stanz, et qui, quoique noble et quoique chevalier, avait passé tranquillement sa vie à soigner lui-même ses bestiaux et à gouverner de sa propre main le soc de sa charrue. Il tenait de race : un de ses ancêtres, Struth de Winkelried, avait, selon la tradition, combattu et tué, — pour en mourir lui-même le lendemain, — le terrible dragon qui avait son refuge non loin de Kerns, aux flancs du Zingel. Arnold, lui, avait trouvé à faire mieux encore. Longtemps, à Stanz, l'unique monument commémoratif de son dévouement a été la statue grossière qui surmonte la fontaine de la place publique; mais, depuis 1860, un beau groupe en marbre, dû au ciseau

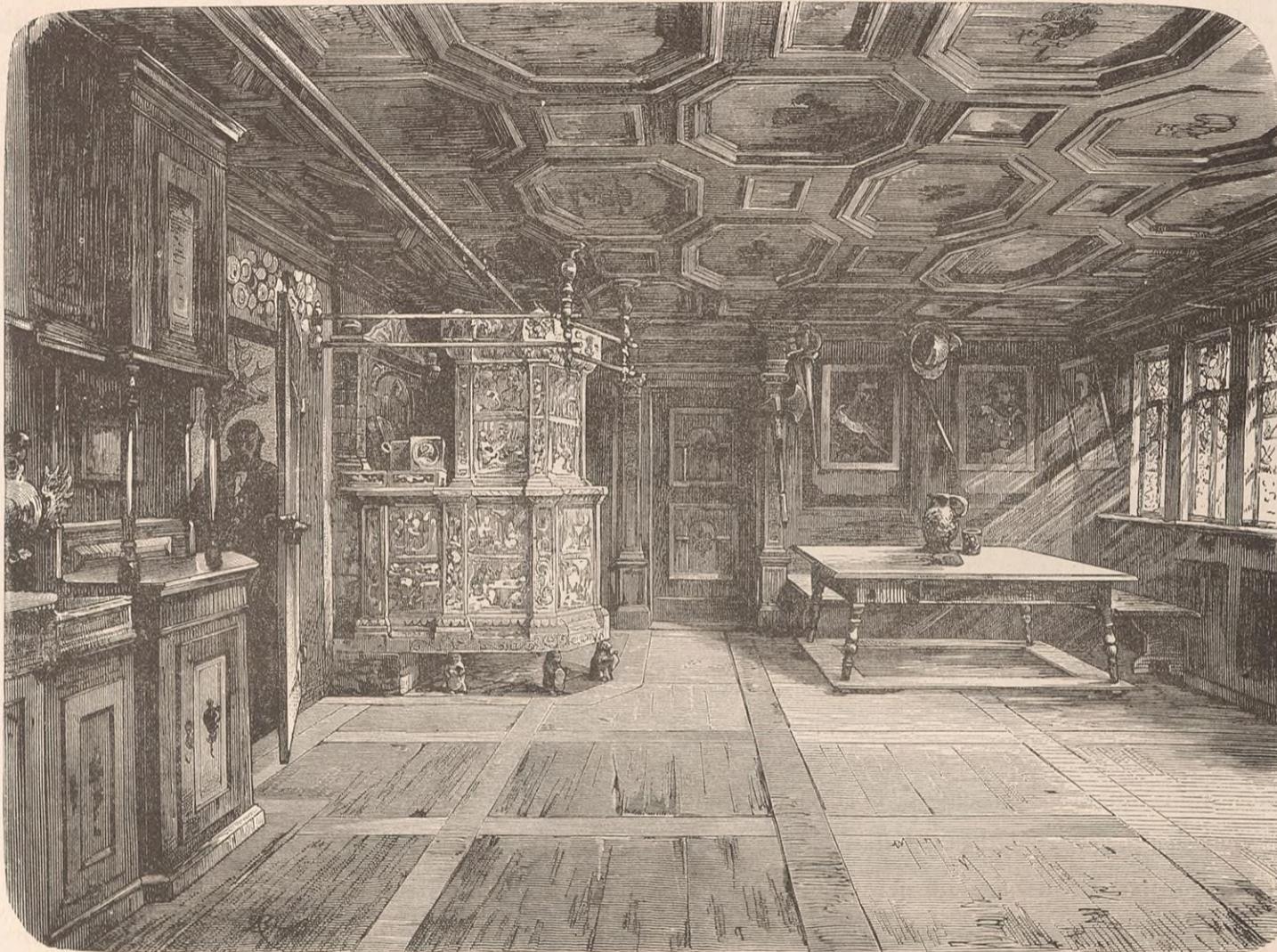


STANZ : MONUMENT DE WINKELRIED.

du sculpteur Schlöth, s'élève à côté de l'église paroissiale. Il représente le héros tombant la poitrine transpercée; par-dessus son corps, un confédéré s'élance, brandissant de ses deux mains levées la massue à pointes; à terre gît le cadavre d'un des soixante soldats suisses qui, à ce moment, raconte la chronique, nageaient déjà dans leur sang. L'œuvre de l'artiste est fort réussie; la niche seule où le groupe est placé pourrait, ce semble, être plus gracieuse; mais qu'importe? Le vrai cadre de cette sculpture n'est-il pas donné par la nature même? N'est-il pas tout dans les beaux fourrés d'arbres et d'arbustes qui croissent à l'entour, et dans le magnifique arrière-plan de terrasses touffues qu'y ajoute le fier Stanzerhorn?

A peu de distance du monument se trouve la maison de Winkelried, dont la pièce principale contient un chef-d'œuvre artistique, à savoir, un poêle fabriqué en 1599 par Alban Erhart de Winter-

thur. C'est le plus ancien poêle de la Suisse qui soit entièrement couvert de peintures : on y remarque entre autres d'excellentes copies de la *Passion* d'Albert Dürer ; tout autour des scènes religieuses et sur les pilastres folâtrant des satyres, des génies, accompagnés de cornes d'abondance et de masques. La fête de Winkelried se célèbre à Stanz par un jubilé qui attire un concours de peuple considérable, non seulement des deux moitiés de l'Unterwalden, mais encore des cantons voisins, et que marque, entre autres cérémonies, une grande promenade militaire où figurent triomphalement les bannières conquises à Sempach.



CHAMBRE DE LA MAISON DE WINKELRIED.

Près du vieil ossuaire consacré en 1482 se voit, dans le cimetière qui entoure l'église, un *monument funéraire* élevé en 1807 à la mémoire des patriotes morts, le 9 septembre 1798, en combattant contre les Français. La lutte fut une des plus opiniâtres qu'ait enregistrées l'histoire de ce temps.

Le gouvernement helvétique avait invité la nation à prêter serment à la constitution nouvelle, calquée sur celle de la France. Les Nidwaldois furent de ces vieux-Suisses qui ne répondirent qu'en prenant les armes. La ruine des souverainetés cantonales, l'interdiction du noviciat, l'abolition des lois sur les mariages mixtes, le séquestre mis sur les biens du clergé, les avaient persuadés que l'on en voulait à leurs libertés et à leurs croyances. « Ils étaient deux mille en tout, dit un historien déjà cité. Quelques auxiliaires leur vinrent de Schwytz et d'Uri. Ni plan, ni chef. Telle était cependant la faiblesse du gouvernement helvétique, qu'il se vit réduit, pour les soumettre, à implorer l'assistance

W. Macheta

de Schauenbourg (1). Seize mille Français et quelques troupes helvétiques attaquèrent le petit pays de trois côtés, par le lac, par le Brünig et par les sentiers qui descendent des monts de l'Entlibuch. Des milliers de spectateurs, répandus sur les hauteurs environnantes, avaient les yeux sur la plaine que la guerre allait ravager. Les barques furent d'abord repoussées. La division descendue de l'Entlibuch surprit les Nidwaldois réunis pour le service religieux du matin, et les fit reculer jusqu'au Drachenried (2), au pied de la Blumalp ; mais, en ce lieu, le combat s'engagea avec une ardeur nouvelle. Femmes, enfants y prirent part. Haches, faux, massues, tout devint une arme en leurs mains. Les Français furent tenus en échec, en même temps qu'ils perdaient beaucoup de monde dans le défilé du Rotzberg, près du golfe d'Alpnach (7 et 8 septembre). La légion connue sous le nom de *légion Noire* finit cependant par s'emparer du passage, et quand, en mettant le feu à la chapelle du Drachenried, elle eut donné aux barques le signal qu'elles attendaient, il ne resta plus aux



OSSUAIRE A STANZ.

Nidwaldois aucune chance de succès. L'horloge de Stanz marquait midi, quand, le 9 septembre, les troupes françaises pénétrèrent dans le bourg. Le combat continua le soir, la nuit. Le lendemain au matin, tout ce beau pays ne présentait plus que l'aspect d'un tombeau duquel s'élevait une épaisse fumée. Schauenbourg lui-même, avouant n'avoir jamais remporté de victoire aussi disputée, ne put contenir sa douleur devant cette scène de deuil. Il avait perdu de deux à trois mille hommes, les Unterwaldois quatre cent quatorze hommes, femmes et enfants. Toute l'Europe prit part à leur infortune. L'Allemagne, l'Angleterre leur envoyèrent d'abondants secours. Les villes suisses ne se montrèrent pas moins généreuses. Elles donnèrent un asile à des orphelins en grand nombre. Le gouvernement helvétique, qui venait de transporter son siège provisoire d'Aarau à Lucerne, en réunit une centaine à Stanz ; Pestalozzi, l'ami des pauvres, vint y partager leur pain. En devenant leur père, il leur rendit un Dieu et une patrie. »

De Stanz, une belle route postale conduit au fameux village d'Engelberg. Une autre Aa, — l'Aa d'Engelberg, — en suit les lacets ; le Buochserhorn la domine d'un côté ; de l'autre se dresse le

(1) Le même général français qui avait combattu au *Grauholz* contre les miliciens bernois : voir ci-dessus, pages 293-296.

(2) Le *Trou du Dragon* : voyez ci-dessus, page 512.

Stanzerhorn; au fond, pyramide le Titlis avec ses névés. De Wolfenschiessen, où l'on monte par des prairies et des pacages magnifiques d'aspect, on aperçoit à gauche sur la hauteur la délicieuse station estivale de Niederrickenbach. Vient ensuite Grafenort, qui tient son nom des comtes de Habsbourg (1); ce n'est qu'un tout petit hameau, composé d'une chapelle, d'une auberge, d'une grande ferme, propriété du couvent d'Engelberg, et de quelques huttes éparses. Au sortir de là, le chemin monte en serpentant dans une grande forêt, et au fond du défilé, devenu plus étroit, bouillonnent en cabriolant les flots de l'Aa; puis, passé Schwand, on découvre tout à coup les sommets glacés du Titlis et des Spannörter et, au-dessous, la verdoyante vallée d'Engelberg.



LES SPANNÖRTER, VUS DE LA VALLÉE D'ENGEIBERG.

Cette vallée, longue de deux lieues environ, sur une largeur de deux kilomètres, doit à son rempart circulaire de monts, qui l'abritent des bourrasques et des vents du nord, une température réellement tonique; par son altitude, elle échappe en outre aux étouffantes chaleurs de l'été. A l'automne, dans les jours de pluie, de lourds nuages d'orage s'y laissent choir souvent le long des parois abruptes de ses monts; mais le noir bailli, le *Thalvogt*, comme dit Schiller, n'y déchaîne que rarement ses colères; presque toujours lui et son sinistre cortège finissent par disparaître, emportés par un souffle puissant vers les hautes cimes des vallées voisines. L'hiver, en revanche, cet étroit bassin d'Engelberg est exposé à mainte avalanche.

Le village en soi, hôtels à part, est fort peu de chose : quelques maisons brunes ou blanches autour d'une chapelle. L'abbaye, située à l'extrémité supérieure du hameau, présente au contraire un certain

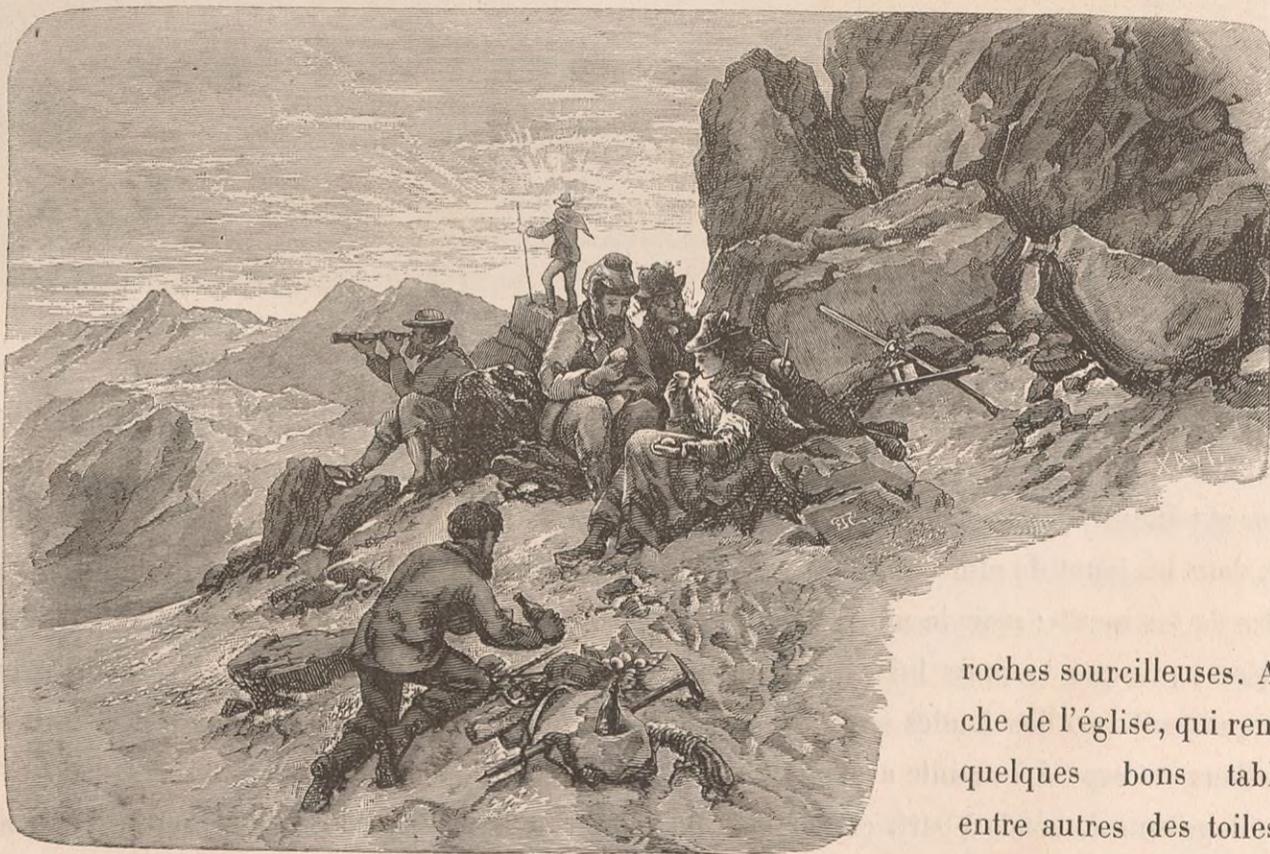
(1) *Graf* signifie comte.

aspect avec sa grande ferme, son église et son collège. Par derrière s'étendent de beaux avant-monts



LE TITLIS VU DU BOUT DU MONDE.

où paissent des bestiaux; les bouquets de sapins y montent aussi haut qu'ils peuvent à l'assaut des



LE TITLIS : AU STAND.

roches sourcilleuses. A gauche de l'église, qui renferme quelques bons tableaux, entre autres des toiles religieuses de Paul Deschwanden, le peintre de Stanz,

s'étend le cimetière, très-orné et très-pittoresque. Les promenades aux environs ne font pas défaut :

on peut monter au Widderfeld, montagne posée sur la limite du Melchthal, et du haut de laquelle on embrasse l'Obwald; on peut aller, par le chemin du col uranien des Surenen, visiter la chute du Töetschbach, le chalet abbatial de Herrenrüti, ou s'égarer, par derrière l'abbaye, dans le sombre Horbisthal, le *Bout du monde*, comme l'appelèrent les moines, à cause de l'âpre mur de rocher où s'y brise la vue; on peut aussi se perdre dans les replis du vallon boisé qu'arrose l'écumeux torrent de l'Arnibach ou muser à l'aise sous les grands érables de l'alpe Schwendi.

L'abbaye bénédictine d'Engelberg fut fondée en 1120 par Conrad de Seldenbüren, d'une ancienne famille du Zürichgau. Ce nom d'*Engelberg* (montagne des anges) vient, dit-on, de ce que de malins



ENGELBERG.

esprits qui habitaient jadis le pays en furent chassés par des anges. Le cloître, situé en terre burgonde, dépendait de l'évêché de Constance. Il ne tarda pas à devenir prospère, grâce au zèle et à la bonne administration de ses premiers abbés, dont un surtout, appelé Frowin, a laissé le renom d'un savant; maint écrit de lui figure même dans un inventaire de la bibliothèque abbatiale daté du douzième siècle. Son successeur, Berchtold, ne laissa pas tomber cette gloire naissante du couvent: sous lui, les moines d'Engelberg se firent à l'envi sculpteurs, ciseleurs, miniaturistes. Ces travaux artistiques et intellectuels n'empêchaient d'ailleurs en aucune façon l'accroissement des biens temporels; dès 1236, la bulle de confirmation du pape Grégoire IX mentionne, comme étant du ressort de l'établissement, sept églises et cent quinze hameaux ou villages. La révolution de 1798 mit fin naturellement à cette souveraineté, et, cinq années après (1803), Engelberg fut réuni à l'Obwald. A l'heure présente, le principal revenu de l'abbaye, qui a conservé ses propriétés, consiste dans la fabrication et la vente en gros des fromages: ses magasins en renferment souvent jusqu'à des milliers, qui, empilés sur leurs tablettes, comme des in-folio, attendent qu'on les expédie au delà des monts et ailleurs.

Le Tittlis, qui domine si majestueusement l'aimable vallée, est la plus grande sommité de l'Unterwalden dans la chaîne dont le Galenstock forme l'amorce urano-valaisane. On prétend que sa cime maîtresse, le Nollen, haute de 3,239 mètres, s'aperçoit l'hiver, par un ciel serein, de deux lieues plus loin que Strasbourg. Un moine en a fait le premier l'ascension; les dames elles-mêmes peuvent aujourd'hui, avec un bon guide, s'aventurer sans trop de crainte, par Gerschni et le chalet de la Trübseealp, sur les traces du moine conquérant. A partir du *Stand*, où se réunissent les chemins d'Engelberg et



LA GORGE DU ROTZLOCH.

de l'Engstlenalp, un sentier en zigzag, à peine indiqué sur les roches schisteuses et calcaires, conduit au glacier de Rothegg, d'où, par des pentes de névé, on atteint en deux heures au plus le sommet du mont. De ce plateau, où il y a place pour une vingtaine de personnes, la vue embrasse, au sud, toute la chaîne des Alpes, de la Savoie au Tyrol, et, vers le nord, une partie de la Souabe et de l'Alsace. D'après l'ingénieur Müller, qui fit l'ascension au mois d'août 1797, la calotte de glace dont la cime était alors recouverte pouvait avoir une épaisseur de 56 mètres.

De Sarnen à Alpnach, la route, qui laisse à droite la rivière de l'Aa, est connue en tous ses détails

de milliers et milliers de touristes. Le golfe d'Alpnach, borné au nord-ouest par le Pilate, qui y projette son éperon terminal du Lopperberg, et au sud-est par le Müterschwang et le Rotzberg, appartient tout entier au canton d'Unterwalden. Sur la rive droite, dans l'écheveau des monts, s'ouvre une étroite



CHUTES DU MELCHBACH (ROTZLOCH).

gorge, le Rotzloch, où le Melchbach forme une série de cascades ravissantes; une fabrique de papier, — qui l'eût cru? — s'est logée dans cette *creuse* épique. Plus loin, sur le bord du lac, se trouve Stanzstad, qui est le port de Stanz : la baie ici semble se fermer. Ses deux rives se rapprochent tellement, qu'on a pu jeter en travers de l'eau une digue maçonnée, avec un pont de fer à treillis dont on lève

un pan pour livrer passage au bateau à vapeur qui vous porte. Le Lopperberg une fois doublé, vous embrassez successivement du regard la plus grande partie du bassin lacustre jusqu'au Rigi; un seul bras vous reste caché : c'est celui qui s'infléchit au sud-est, au pied de l'âpre Bürgenstock, pour aller se briser derechef au delà de Gersau et de Treib; là s'étend de l'ouest à l'est, toute une région du Nidwald (Buochs, Beggenried), que nous laissons à dessein de côté, pour ne la visiter qu'en accomplissant le tour du grand lac dont elle contribue si gracieusement à parfaire le site. Pour vous, passager qui venez d'Alpnach, Hergiswyl, au pied du Pilate, est la dernière station unterwaldoise à laquelle vous touchez à gauche; passé ce point, le bateau s'engage au milieu du lac, double le long promontoire du village pêcheur de Winkel, brûle Kästenbaum, Sanct-Niklaus, range toute une ligne de villas charmantes de Langensand à Tribtschen; puis, comme dit le *guide* portatif des gens qui voyagent la montre à la main, « la cloche sonne, et Lucerne vous apparaît tout à coup dans sa majesté, avec ses clochetons, ses somptueux hôtels, et ses poules d'eau qui nagent au-devant de vous, comme pour fêter votre bienvenue. »





UN MARCHÉ A LUCERNE.

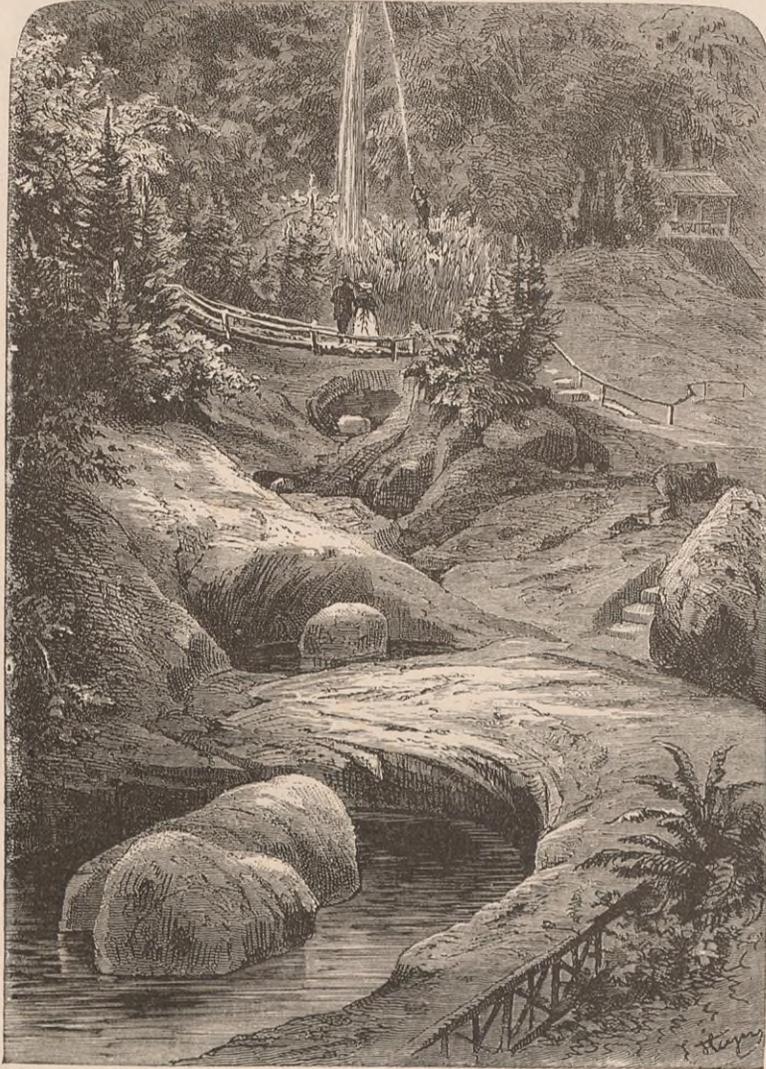
CHAPITRE XII

Lucerne à l'époque glaciaire. — Le monastère de Saint-Léger et la première enfance de la ville. — Les Lucernois admis dans l'alliance des Waldstetten. — Le bataille de Sempach. — Histoire carnavalesque de « frère Fritschi ». — Le Frakmont; la légende du Pilate; exploit d'un rose-croix; la dernière évocation. — Les chemins du Pilate; panorama de la tour de l'Escl. — La vallée lucernoise de l'Entlibuch; sites et mœurs; — la guerre des paysans. — La chanson finale.

I

Le chapitre le plus ancien de l'histoire de Lucerne, ou tout au moins de la région que commande Lucerne, ne figure point aux feuillets rancis des vieux parchemins; elle est écrite en caractères indélébiles, et de la main même de la nature, dans le sol qu'occupe l'aimable cité. Aussi la première visite du touriste qui veut procéder chronologiquement, et qui tient à savoir où il pose le pied, doit-elle être ici pour l'enclos qu'on appelle le *Jardin glaciaire*. Ce jardin, décoré dans le genre alpestre, et dont les divers reliefs ont été réunis par des ponts et des escaliers, renferme l'œuvre tout entière et bien authentique d'un glacier de l'époque quaternaire. Ce sont seize excavations ou *marmites de géants*, dont la principale a 14 mètres environ de diamètre sur à peu près autant de profondeur. Les forages polis et en entonnoir commencés par les eaux de fonte tourbillonnantes (*moulins*) du glacier ont été ensuite continués et poussés de plus en plus avant dans le sol rocheux par les blocs erratiques que le glacier portait avec lui. Ce glacier était celui de la Reuss et de ses affluents. Sorti de la haute vallée d'Urseren, il se frayait un passage par le défilé des Schellenen, en charriant tous les débris des monts d'alentour. Arrivée sans obstacle au coude de Brunnen, après avoir franchi Morschach et

Seelisberg, la masse se heurtait tout à coup aux flancs du Rigi, et, ne pouvant poursuivre directement sa route vers le nord, se divisait alors en deux bras (1); le bras de droite filait par le lac de Lowerz, entre le Rigi et le Rossberg, dans le bassin du lac de Zug, non sans se grossir, chemin faisant, d'un autre glacier que la Muotta lui apportait de l'est. De là, par la vallée de la Reuss inférieure, il atteignait le canton d'Argovie, limite de sa course. Le bras de gauche, de son côté, suivait le lac des Quatre-Cantons, recevait d'abord un petit affluent descendu des monts unterwaldois; puis, après avoir opéré sa jonction avec le grand glacier de l'Engelberg, entre les dents de Buochs et de Stanz, il prenait



LUCERNE : JARDIN GLACIAIRE.

possession de tout le bassin depuis le Pilate jusqu'à Küsnacht, point où il se raccordait avec l'autre bras arrivant, on l'a vu, par Schwytz et Goldau, de telle sorte que le Rigi émergeait, pareil à une île, d'un océan circulaire de glaces.

Les choses aujourd'hui sont bien changées; un chaos de grands blocs rigides n'encombre plus la route du Gothard, et du *Kastell*, situé derrière ce jardin glaciaire où nous venons de saisir sur le fait la géogénie sauvage des vieux âges, nous pouvons juger de l'heureuse tournure qu'a fini par prendre, à travers les siècles, l'œuvre laborieuse de la nature. Comme panorama, rien peut-être de plus complet; Lucerne semble, à cet égard, un résumé de la Suisse entière. A droite et à gauche se dressent, sentinelles avancées du grand monde alpestre, deux montagnes toutes différentes d'allures et de formes : l'une, le Rigi, ressemble à une reine fastueusement vêtue; l'autre, le Pilate, tout osseux et déguenillé, a l'air

d'un bandit. Entre les deux se pressent en fouillis les monts de l'Engelberg; par-dessus pointe la tête chenue du Titlis. Tournez-vous : aux reliefs sourcilleux d'amont succède une campagne doucement ondulée où tout est richesse, verdure et fraîcheur; champs cultivés, grasses prairies, forêts de conifères et d'arbres feuillus, rien n'y manque, et, quant aux demeures qui essaient au sein de cette riante région, presque toutes ont un air d'aisance et de contentement qui montre assez que la sueur humaine n'y est pas maudite.

L'origine de Lucerne se perd, comme on dit, dans la nuit des âges. L'agglomération primitive semble s'être formée sous l'aile d'un couvent bâti en l'honneur de saint Léger (*Sanct Leodegar*) par

(1) Suivant la coutume de tout glacier arrêté dans sa course par un obstacle : voyez ce qui est dit ci-dessus, chapitre VI, p. 251.

un seigneur du pays appelé Wickard. Au huitième siècle, Pepin le Bref, ce grand donateur, fit cadeau du tout aux abbés de Murbach, de la Haute-Alsace. Qui fût le maître, il n'importait guère jusqu'à nouvel ordre aux habitants serfs ou demi-libres du petit village. La plupart sans doute étaient des pêcheurs. Le nom même du lieu (*Lucerna*) indique qu'il devait exister à l'endroit où la Reuss sort du lac un phare destiné à guider les embarcations. Peu à peu, le village prit l'importance d'une ville; la situation n'était pas mauvaise; elle devint tout à fait favorable quand, vers le milieu du douzième siècle, une voie ouverte sur le Saint-Gothard mit l'Allemagne en communication avec l'Italie. Lucerne passa du coup au rang de cité trafiquante; des marchés s'établirent dans ses murs, et le premier usage que ses habitants firent des richesses qu'ils avaient acquises fut de se racheter de leurs charges et servitudes; ils finirent par former un corps de bourgeoisie et par contraindre le bailli du prince à leur reconnaître le droit de se gouverner par eux-mêmes (1252).

La ville n'était encore qu'un assemblage de maisons de bois visitées des paisibles cigognes; à l'ouest et au nord se dressaient les *burgs* de puissants seigneurs, les Wohlhausen, les Rothenburg, les Eschenbach, les Rüsegg. Mais les Wohlhausen s'éteignirent de bonne heure, les Rothenburg vendirent leurs droits et leurs possessions aux Habsbourg, les Eschenbach furent mis hors la loi pour avoir pris part en 1308 au meurtre fameux du roi Albert au bord de la Reuss, et les barons de Rüsegg se firent combourgeois de Lucerne. L'abbaye de Murbach elle-même, de plus en plus appauvrie, se vit contrainte en 1291 de céder au roi Rodolphe I^{er} tout ce qu'elle possédait à Lucerne et dans l'Unterwalden. Tout d'abord, et bien qu'entre temps (1308), sur les rives opposées du lac, les Forestiers eussent secoué le joug des baillis, les Lucernois se montrèrent fidèles à leurs nouveaux maîtres et les suivirent même dans leurs guerres contre les rebelles de Schwytz et d'Uri; mais la contagion de la liberté ne tarda pas à les prendre aussi; être le poste avancé de l'Autriche contre les pays auxquels l'unissaient tout naturellement ses intérêts comme sa situation, c'était pour la ville de Saint-Léger un rôle étrange autant que périlleux, et qui ne pouvait lui convenir toujours. En 1330, au moment même où les Habsbourg perdaient pour plus de cent ans le sceptre impérial, les bourgeois indépendants de Lucerne avisèrent au moyen de défendre contre toute attaque les droits et franchises de la commune; le plus sûr moyen, après réflexion, leur parut être de se tourner vers ces Forestiers qui, par leur prudente énergie, étaient devenus un objet d'envie et d'admiration pour tous leurs voisins. Le 7 novembre 1332, une alliance perpétuelle fut conclue avec les trois cantons confédérés, sous le nom de « Ligue des quatre Waldstetten ». Lucerne continuait à payer aux Habsbourg toutes les impositions et redevances qui constituaient leurs droits financiers de suzeraineté, mais elle cessait de devoir aucun service militaire, et devenait maîtresse de choisir tous ses magistrats. Cette accession d'une ville sujette de l'Autriche à la confédération des gens d'outre-lac était un fait grave; les cantons primitifs donnèrent à Lucerne le premier rang dans le *Bund*, à condition qu'elle ne contracterait aucune alliance nouvelle sans leur assentiment.

Le parti autrichien avait dû sortir de la cité, mais il ne l'avait pas fait sans esprit de retour, et la majorité du patriciat favorisait au dedans ses complots. Un coup de main avait même été préparé entre les émigrés et leurs complices pour remettre la ville aux mains des Habsbourg (1332). Un jeune garçon, que le hasard avait rendu témoin du complot, n'avait eu la vie sauve que parce qu'il s'était formellement engagé à n'en souffler mot à personne. Il tint sa parole, et voici comme. Il s'esquiva, se rendit à la salle de la corporation des bouchers, où se trouvaient alors les gens de métier,

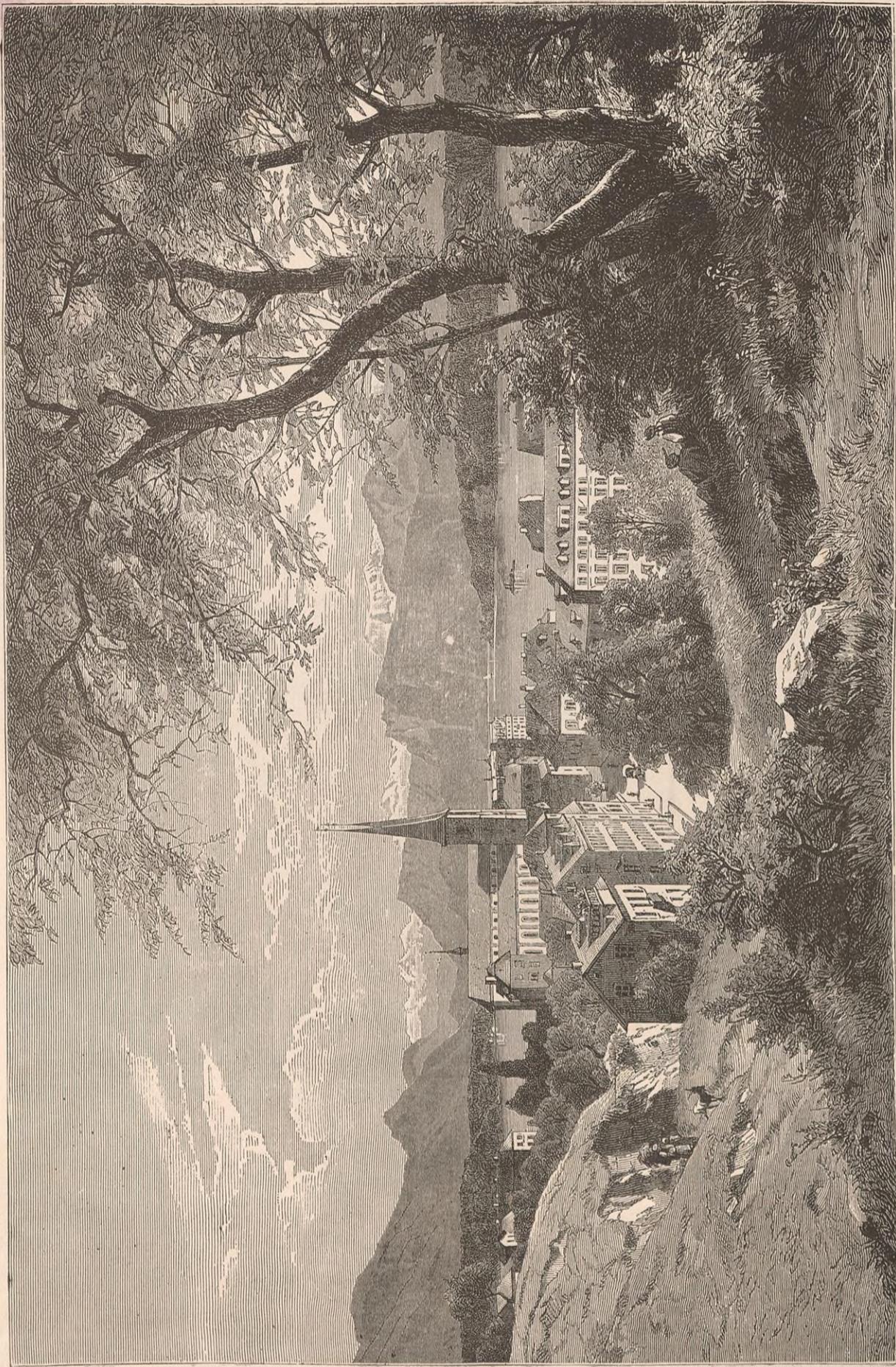
et s'adressant au poêle : « O poêle, dit-il à haute voix, je te préviens qu'il y a auprès de la voûte des tailleurs des hommes armés qui ont juré de massacrer cette nuit tous les partisans de l'alliance avec les Cantons. J'ai juré de ne le dire à âme qui vive; aussi est-ce à toi, poêle, que je fais la confiance. » La commune, ainsi prévenue, arrêta d'ensemble tous les conjurés, et le coup nocturne (*Mordnacht*) fut manqué. On peut voir encore aujourd'hui à l'abbaye des bouchers de Lucerne le poêle auquel parla le jeune garçon et la table autour de laquelle, au même moment, buvaient les bourgeois.

La ville toutefois ne touchait pas le but de son ambition; elle voulait deux choses : devenir cité impériale, et se donner un territoire, à l'exemple de Berne et de Zürich. Déjà elle avait fait l'achat



UN QUAI DE LUCERNE.

de Weggis; elle admettait à sa bourgeoisie, en violation formelle des traités, nombre de sujets de l'Autriche, sans même exiger qu'ils abandonnassent leur lieu de domicile, et se plaignait en outre que le duc Léopold méconnût le privilège qui lui assurait le libre transit des marchandises depuis Windisch jusqu'au Saint-Gothard, et s'efforçât de ruiner Sempach, avec laquelle la liaient des rapports de vieille amitié. A ces griefs s'ajoutaient ceux d'une vallée voisine, l'Entlibuch, que le bailli autrichien Pierre de Thorberg gouvernait en pays conquis, et qui, à la suite d'une insurrection durement réprimée, s'était tournée vers les Lucernois, en les priant, ce que ceux-ci ne refusèrent point, de leur accorder la combourgeoisie. Ce dernier acte équivalait à une déclaration de guerre : le parti des impatients, à la tête duquel était l'avoyer Gundoldingen, l'emportait dans la ville sur celui des gens plus rassis qui eussent mieux aimé que l'on s'inspirât de l'esprit de sage temporisation montré en mainte circonstance critique par les Waldstetten. Il est vrai que l'occasion semblait excellente,



UN QUARTIER DE LUCERNE.

Depuis la bataille de Morgarten (1) qui avait scellé l'indépendance effective des trois alliés primitifs, soixante-dix ans s'étaient écoulés. Ces montagnards s'étaient élancés définitivement hors de leurs nids alpestres; Lucerne s'était jointe à eux, et la liberté avait pris possession de cette mer intérieure qui pouvait désormais s'appeler le « lac des Quatre-Cantons ». Les villes et bourgades situées dans le voisinage brûlaient de grossir à leur tour ce noyau de Confédérés, sur lequel devait se former par couches concentriques le tronc solide de la nation suisse. Aussi, quand le duc Léopold, résolu à mater les Lucernois, eut convoqué autour de lui tous ses vassaux et leurs tenanciers, — de Fribourg au lac de Constance et d'Interlaken aux berges du Rhin, presque toute la noblesse des *Burys* était alors vassale de l'Autriche, — il y eut aussi, en deçà de Zürich, un branle-bas général de guerre. Zürich



LE LAC DE SEMPACH.

elle-même, qui, avant Lucerne, était déjà entrée dans l'alliance des Forestiers, se prépara à soutenir un siège et reçut garnison fédérale. Glaris, Zug et Berne, qui, eux aussi, depuis trente années étaient liés de serment et d'intérêts avec les pâtres et les laboureurs de Sarnen à Schwytz, se disposèrent à bonne résistance. Berne cependant, au dernier moment, se tint à l'écart.

Le 9 juillet 1386, l'armée de Léopold, après avoir brûlé la petite ville, aujourd'hui lucernoise, de Willisau, et laissé un corps d'observation non loin de Zürich, s'avança le long de la rive orientale du poissonneux lac de Sempach. On était au temps de la moisson; des faucheurs du duc tranchaient partout les épis, et, passant sous les murs de Sempach, invitaient en riant ses défenseurs à venir, suivant la coutume, leur apporter le déjeuner. Comme les pentes du rivage, hérissées de haies et sillonnées de rides, ne se prêtaient guère à des manœuvres de cavalerie, les chevaliers autrichiens, qui

(1) On trouvera ci-après, dans les pages consacrées à l'insurrection des Waldstetten, un récit détaillé de cette mémorable bataille.

d'ailleurs se souvenaient de Morgarten, avaient eu soin de mettre pied à terre et s'étaient formés en une masse compacte, l'infanterie restant derrière eux. La troupe des Confédérés, qui se composait des soldats de Lucerne et des Waldstetten renforcés de quelques volontaires de Zug et de Glaris, occupait, près d'un bois, une petite lande verte voisine de la route qui conduit à Lucerne par Rothenburg. Les rangs serrés, présentant en avant leurs terribles lances de seize pieds de long, les chevaliers de Léopold fondirent sur les Suisses avec une telle fougue, qu'ils leur tuèrent soixante hommes, parmi lesquels l'avoyer Pierre Gundoldingen, chef du parti de l'action à Lucerne, avant d'avoir perdu un seul des leurs : les hallebardes et les épées de leurs adversaires ne pouvaient même arriver jusqu'à eux. Pour que les Suisses



SEMPACH.

reprissent le dessus, dans ce combat si mal engagé, il leur fallait absolument rompre l'impénétrable rempart de piques qu'on leur opposait. Ce fut alors qu'Arnold de Winkelried, que nous connaissons, saisit une brassée de lances et se les enfonça dans la poitrine, afin que les siens pussent faire trouée (1) par-dessus son corps. Aussitôt la scène changea. Le taureau de Schwytz, mugissant par la corne d'Uri, écrasa encore une fois sous son rude sabot le lion autrichien. La *Chanson de Sempach*, qui a popularisé le nom de Winkelried, abonde en traits humoristiques. Léopold, dit-elle, avait apporté un « grand tonneau de cordes et des provisions de lacets de potence » pour les manants ; ce furent les manants qui en curent la bonne prise. Le taureau et la vache sa compagne rentrèrent tranquillement dans leurs

(1) Une rue, *Gasse*, dans le chant populaire.

LA SUISSE

ÉTUDES ET VOYAGES

A TRAVERS LES 22 CANTONS

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

LA SUISSE formera environ 100 livraisons et contiendra 750 gravures.

Chaque livraison sera formée de 16 pages in-4° de texte et protégée par une couverture.

Le prix de la livraison est de 1 franc.

Il paraît régulièrement une livraison par semaine depuis le 27 Avril 1878.

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

NOUVELLE COLLECTION IN-8

A L'USAGE DE LA JEUNESSE

à 5 francs le volume broché
Cartonné en percaline à biseaux, tranches dorées, 8 fr.

GRAND CŒUR

par M^{lle} ZÉNAÏDE FLEURIOT

Un volume illustré de 40 gravures dessinées sur bois par C. DELORT

LE NEVEU DE L'ONCLE PLACIDE

DEUXIÈME PARTIE

A LA RECHERCHE DE L'HÉRITAGE

par J. GIRARDIN

Un volume illustré de 122 gravures dessinées sur bois par A. MARIE

COUSINE MARIE

par M^{lle} Julie GOURAUD

Un volume illustré de 56 gravures dessinées sur bois par A. MARIE

LE CHARMEUR DE SERPENTS

par Louis ROUSSELET

Un volume illustré de 50 gravures dessinées sur bois par A. MARIE

MONTLUC LE ROUGE

DEUXIÈME ET DERNIÈRE PARTIE

par Alfred ASSOLLANT

Un volume illustré de 44 gravures dessinées sur bois par SAHIB

LES PILOTES D'ANGO

par Léon CAHUN

Un volume illustré de 60 gravures dessinées sur bois par SAHIB

L'HÉRITIÈRE DE VAUCLAIN

par M^{me} COLOMB

Un volume illustré de 104 gravures dessinées sur bois par C. DELORT

MOEURS ET CARACTÈRE DES PEUPLES

(EUROPE, AFRIQUE)

PAR RICHARD CORTAMBERT

Un volume illustré de 50 gravures dessinées sur bois